



SOUVENIRS
D'UN VIEUX ROMAIN

CINQ CENTS EXEMPLAIRES

N° 183

AUTRES ÉCRITS ROMAINS

LE VIRGILE DU VATICAN.

LE CANZONIERE AUTOGRAPHE DE PÉTRARQUE.

PÉTRARQUE ET L'HUMANISME.

ÉRASME EN ITALIE.

LA BIBLIOTHÈQUE DE FULVIO ORSINI.

LES COLLECTIONS D'ANTIQUITÉS DE FULVIO ORSINI.

CLAUDE LORRAIN PEINTRE DE ROME.

FRAGONARD (1732-1806).

HUBERT ROBERT (1733-1808).



PIERRE DE NOLHAC

SOUVENIRS
D'UN VIEUX ROMAIN

ornés de quelques sanguines

d'Hubert Robert

A PARIS

Chez H. Floury, 4, rue de Condé

MCMXXII

COMMVNI · PATRIAE
HOSPES · GRATVS
ET · MEMOR

A JOACHIM DU BELLAY

Le dégoût douloureux des jours que tu menais
Dans la Rome papale en éternelle fête
Te révéla le charme et la douceur secrète
De ton Liré natal, des bois et des genêts.

L'amour qui te reprit du sol d'où tu venais
Jaillit en flot plaintif de ton âme inquiète,
Et pour te célébrer comme il sied, ô poète !
J'emprunte le modèle à tes divins sonnets.

De tant d'illustres lieux où coulaient tes journées
Nul ne valait celui de tes jeunes années,
Fût-ce le Capitole ou le mont Palatin.

Mais tout autre est l'ennui d'un cœur non moins fidèle :
Rome, dont tu souffrais, je ne regrette qu'elle ;
Ma jeunesse est là-bas, près du Tibre latin.



LA VICTOIRE DU PALATIN

Je me souviens, Giacomo Boni, des paroles fraternelles recueillies, en notre quatrième printemps de guerre, sur la colline auguste où se réunissent vos amis.

Vous étiez assis dans ce jardin qui est le plus noble de l'Italie. Un large feutre ombrageait vos tempes grisonnantes et votre regard fatigué exprimait l'obstination des longues tâches. Autour de nous, s'effeuillaient les berceaux de roses dont vous savez parer les ruines, et dans les prés du Palatin flamboyaient des coquelicots sans nombre, présent géné-

reux de la saison. Vous me faisiez admirer le large massif de lavande que vous avez aménagé avec amour, car cette plante est de la flore classique et votre Virgile l'a nommée. Les murs de brique des Césars découpaient l'azur assombri de la fin du jour ; la fine tour du Capitole surgissait au loin, par delà vos troènes et vos cytises ; on devinait, entre sa colline et celle où s'élève votre demeure, la vallée profonde semée de temples et de basiliques, le champ de pierres immortelles où il y aura toujours un peu de votre renommée mêlée à la poussière des siècles.

On a démoli depuis longtemps la maison de bois entourée de lauriers d'où vous meniez jadis, aux abords de la Curie, vos travaux mémorables du Forum romain. C'est là que vous aviez coutume d'accueillir vers le soir, il y a une quinzaine d'années, ces Français liés d'amitié, qui se rencontraient à votre seuil avec un romancier fameux pour achever leur journée en causeries. Vous n'ignoriez pas ce qu'étaient devenus, en nos jours tragiques, les jeunes intellectuels d'alors, de manières amènes et de libres propos. Nicole Langelier, que la guerre avait trouvé lieutenant de réserve, a commandé sur les Vosges un de nos bataillons alpins ; M. Goubin a fait des conférences patriotiques, et Hippolyte Dufresne, « qui avait des loisirs et aimait les arts », est mort héroïquement devant Verdun. Vous saviez aussi que M. Anatole France a publié un livre sur le génie latin, et la déception légère

de votre lecture, faite sur l'attrait du titre, vous incitait à nous dire ce que vous pensez vous-même d'un si grand sujet. Mais bientôt l'heure présente vous ressaisissait, et votre italien frémissant, qui a l'accent du Frioul natal, s'accompagnait de l'éloquence d'un regard bleu comme la lavande que vous aimez :

« Les temps que nous vivons, disiez-vous, sont magnifiques et cruels. C'est de l'observatoire historique où nous sommes placés qu'apparaît le mieux leur signification profonde. Songez à ce que représente ce haut lieu dans le développement de notre planète. Il est le centre de rayonnement de la plus noble civilisation du monde. C'est le Mont consacré par le roi Evandre, où fut d'abord creusé dans le roc le grenier de l'État, *Cereris mundus*, première institution d'un État organisé, où prit naissance sous des augures puissants la ville de Romulus, berceau des idées pour lesquelles luttent et se sacrifient aujourd'hui les peuples libres. Il nous faut combattre, il nous faut vaincre, afin de conserver aux hommes les conquêtes du *jus gentium*, le droit public de la cité, la majesté des lois équitables.

« La construction pacifique de nos tribuns, de nos consuls, de nos pontifes, avait fini, après des siècles de lutte, par abriter le genre humain. Mais voici que les murs tutélaires sont ébranlés, une fois de plus, par une attaque furieuse. Les principes de notre vie sont remis en question ; dans cette mêlée frénétique, toute notre civilisation

est en péril. C'est toujours le même barbare, accouru du même horizon. Cette Allemagne nous semblait cultivée, acquise comme les autres nations à la bienfaisante influence de Rome. Nous subissions, ici peut-être plus qu'ailleurs, le prestige de son dur génie, dont certaines formes éblouissaient. Nous avions oublié ce que nos anciens historiens rapportent des hordes germaines. Non, cette humanité inférieure ne change pas aussi promptement que la générosité latine lui faisait l'honneur de le croire. Vous connaissez comme moi leurs savants, leurs lettrés, leur Kaiser. Comme ils nous ont trompés ! Nous pensions qu'ils arrivaient à Rome en disciples, pour prendre leur part des leçons que prodigue l'éducatrice du monde ; ils venaient s'y bercer des souvenirs de Néron !... »

La parole s'animait peu à peu et semblait revenir au jour où l'on fut réveillé d'un rêve :

« Quelle surprise quand nous apprîmes les tortures de la Belgique, la violation des conventions signées avec l'univers, tous ces attentats qui leur paraissent le légitime exercice de leurs droits de guerre ! Vos Celtes sont des nôtres ils descendent, comme ceux de la Grande-Bretagne, de cette race idéaliste qui se vantait d'une fraternité lointaine avec nous : *Ausi se Latio fingere fratres.* Mais avec ces Teutons, qu'avions-nous de commun ? Vous louez mon pays d'avoir pris parti généreusement dans une lutte où il avait tant à risquer. Hélas ! il perdait tout à tergiverser, du moins tout ce qui est pour des Latins la joie et l'honneur

de la vie. Si quelques-uns hésitèrent, leur patriotisme les éclaira vite. L'ode ailée du poète, l'ardente *oratio* du consul ont emporté tous les cœurs. Le verbe a engendré l'acte. Nous avons déjà par milliers, comme vous, nos héros et nos martyrs. »

Nous jetions les yeux vers ce Capitole où furent prononcées les grandes paroles, au mois de mai 1915, devant une foule que soulevait l'enthousiasme de la patrie. Je regrettais de n'avoir pas entendu sonner au campanile la cloche de guerre, le jour où la Ville vécut cette heure magnanime de son histoire. Un des assistants dit alors, — c'était un de ceux qui se dénomment avec emphase *Romani di Roma* :

« Le plus vénérable de nos temples, le sanctuaire de Jupiter Capitolin, n'est point à nous. Dans les fondations de l'ambassade allemande gisent des restes sacrés entre tous, que seules des mains italiennes doivent déterrer. Cependant l'étranger y campe avec arrogance, et cette confiscation de notre passé a justifié des prétentions monstrueuses. Dans la salle du trône du palais Caffarelli, le portrait du dernier César germain semble dominer une ville qu'il a importunée de ses visites pompeuses et encombrée de ses souvenirs. Vous avez lu, à la Villa Borghèse, le nom de Wilhelm sur l'affreux monument de Gœthe. Mais comment, sur notre Capitole, dans la langue auguste de nos pères, à côté du nom divin *Jupiter Optimus Maximus,* osait-il faire graver son titre usurpé d'*Imperator !* Le

marbre de Rome souffre bien des choses, et les écoliers de Mommsen composaient à tout propos, en l'honneur de leur empereur, des épigraphes adulatrices. Grâce à Dieu et à nos soldats, ces jeux de prince sont clos. S'il y a encore un kaiser allemand après la guerre, il n'habitera plus la colline sainte. Déjà notre Conseil communal vient de la comprendre tout entière dans l'enceinte de la « promenade archéologique », et les associations patriotiques réclament davantage. « Le Capitole aux Romains! » Cette formule simple est puissante sur nos imaginations orgueilleuses. L'Académie de Berlin peut en faire son deuil; c'est vous, cher Boni, qui dirigerez les fouilles.

— Nous avons droit à cette revanche, répondit simplement le maître; mais obtenons d'abord celle des armes. Loué soit le général victorieux, qui aura mérité le « triomphe germanique » !

... quandoque trahet feroces
Per sacrum clivum, merita decorus
Fronde, Sicambros.

— Nous convierons nos amis de France, ajouta le Romain, pour dire avec nous le Chant Séculaire sous les lauriers de votre jardin.

Et il récita à son tour, avec la ferveur d'une oraison, quelques strophes d'Horace :

Si Palatinas videt aequus arces,
Remque Romanam Latiumque felix

Alterum in lustrum meliusque semper
Proroget aevum...

L'heure de l'archéologie était venue. A Rome, l'austère science s'associe aisément aux émotions fines. Nous parlions des dernières découvertes faites aux palais des Empereurs, qui ont tant ajouté aux trésors désensevelis du Forum de la République. On discutait du nymphée de Tibère et de la « maison de Catilina ». Mais les plus récentes fouilles ont donné un chef-d'œuvre inattendu, un marbre attique de la bonne époque :

« Venez voir notre Niké », dit Boni.

Au dessus des rudes bâtisses impériales dégagées au siècle dernier sur le côté qui domine le Forum, le casino des anciens jardins Farnèse rappelle la grâce des plus jolies années de la Renaissance. Rome est vivante par ces contrastes et par cette harmonie. Un pédant germain eût jeté bas le pavillon anachronique, pour regarder par dessous, et la science n'eût pas regagné ce que l'art aurait perdu. Giacomo Boni en fait son *studio* et y place ses trouvailles, pour l'examen des archéologues. Celle d'aujourd'hui doit une part de son prix à ces instants de l'histoire où nous fut révélée sa beauté.

Posée sur une selle de sculpteur, la Victoire aptère attend les hommages. C'est une jeune figure de style phidiaque, drapée et décapitée comme ses grandes sœurs du

Parthénon. Boni s'assied devant elle et la contemple longuement. Pour lui, le socle de bois est un autel, le marbre mutilé une image sainte. Il lit sur un visage absent la sérénité du triomphe. Visionnaire qui poursuit son rêve sans tenir compte de la matière, l'œuvre mieux conservée l'intéresserait moins que le fragment qu'il interprète. Sous son geste, le mouvement s'achève : le flottement de l'étoffe enserrant les seins juvéniles, le genou gauche fortement porté en avant indiquent la marche rapide ; les bras, qui manquent, devaient tenir les armes. Boni fait remarquer la finesse du grain pentélique, la qualité du travail qui fixe une date. Il arrête sa rêverie sur l'an 430 avant notre ère, au moment le plus brillant de la pensée hellénique, alors que Périclès s'occupait d'unir en confédération les colonies grecques de la Méditerranée, sous l'égide de la divine Sagesse de l'Acropole.

« Voici, raconte-t-il, comment eut lieu la découverte. Nous fouillons en ce moment l'est du plateau palatin, du côté du couvent de Saint-Bonaventure. Je vous ai indiqué le tracé du *clivus sacer* de l'Empire, dont le pavé se détache de la Voie Sacrée pour monter au Palais des Flaviens et au temple de Jupiter Vainqueur. Il passait sous un très grand arc triomphal, dont je viens de mettre au jour les fondations et qui est assurément celui de Domitien. A la gauche de cet arc, se trouvait un sanctuaire de la Victoire, *aedes Victoriae,* disparu sous une lourde construction du moyen âge, du genre de cette *Turris Cartularia* qui rem-

plaçait, près de l'Arc de Titus, le temple de Jupiter Stator. Vous savez que toutes ces masses de pierre, que laissèrent dans Rome les grands édifices effondrés ou incendiés par les Barbares, sont devenus des palais fortifiés de la noblesse romaine. Dans leur maçonnerie imparfaite, les bâtisseurs d'alors utilisaient des matériaux de toute sorte, des morceaux de marbres antiques et même d'entières statues. C'est en déblayant ces pans écroulés qu'on a trouvé notre Victoire. Le bloc étincelant nous est apparu muré dans le mortier rustique comme un moellon sans valeur. Pareille aventure fit plus d'une fois la joie de nos vieux antiquaires; mais, aujourd'hui, vous allez voir ce que l'emplacement donne à penser.

« Cette construction de l'an mil, qui dissimulait la pure image en son mur grossier, était l'une des deux forteresses des Frangipani bâties sur le mont impérial, celle même que le peuple romain, terrorisé par ses barons, surnommait *Turris Iniquitatis*. La grande iniquité fut l'emprisonnement du pape Gélase en l'année du Christ 1118. C'était un Caetani, par conséquent l'ennemi des Frangipani. Ceux-ci se vantaient d'avoir la même souche que la maison de Habsbourg et tenaient le parti tudesque. Gélase, chassé par eux de sa ville pontificale, errant dans la campagne du Tibre, bientôt sans ressources et abandonné de tous, fut livré près d'Ostie par les espions allemands qui pullulaient déjà à cette époque. On enchaîna le pauvre Pape pour le ramener à Rome, où il subit dans la tour du Palatin tous

les outrages : *Alemannorum barbaries,* dit une chronique.

« Plus tard, ces forteresses abominables, repaires de voleurs et d'assassins, menace continuelle pour la cité, furent détruites par les ordres du sénateur Brancaleone. Afin de garantir la paix, *pro pace servanda,* cet homme de gouvernement fit abattre cent quarante tours en une seule année. C'étaient au treizième siècle les citadelles du Germanisme. Nous en comptions bien davantage en 1915 ! Par fortune, on les a démolies toutes, ou presque toutes... L'Italie respire un air délivré. Mais, n'en doutez pas, nous continuons en cette guerre la lutte de nos ancêtres ; elle dure depuis des siècles, depuis Marius et Germanicus César ; sous des formes différentes, elle perpétue l'antagonisme de deux principes. Heureusement, la péripétie dernière se prépare. Ah ! que cette heure sera belle ! Le sang de la latinité n'aura pas coulé vainement sur tant de champs de bataille. Rome veut sa victoire suprême. »

Ces discours enveloppaient d'une prière civique le marbre héroïque qui les inspirait. Par les fenêtres ouvertes montait le bruit de cette eau qui chante sans fin, dans la rocaille des Farnèse, la chanson de Rome. Le soir répandait sur le Forum sa lumière violente. Les hautes frises du Colisée ruisselaient de l'or du couchant, et dans les arches rouges de Constantin s'engouffraient des ombres de Piranèse...

Boni ne regardait que la jeune déesse réveillée après mille ans dans la prison des Frangipani :

« Elle a revu le soleil, dit-il, l'année fatidique où la liberté de l'Italie et du monde doit être sauvée. Ce fut exactement au 2672e anniversaire de la fondation de Rome. Un présage aussi clair ne saurait tromper. Les dieux protecteurs nous auraient-ils rendu sans dessein ce symbole de notre gloire ? Je pense, cher ami, que vous n'êtes pas de ces âmes frivoles qui dédaignent les augures. »

IACOBO · BONI

VIRO · AD · VESTIGANDAS

ANTIQVITATES SAGACISSIMO

QVO · AVCTORE

AVGVRALE TROPHAEVM

IN · CAESARVM · AEDIBVS · DELITESCENS

ILLVXIT

SUR LE MARBRE DE LA VICTOIRE

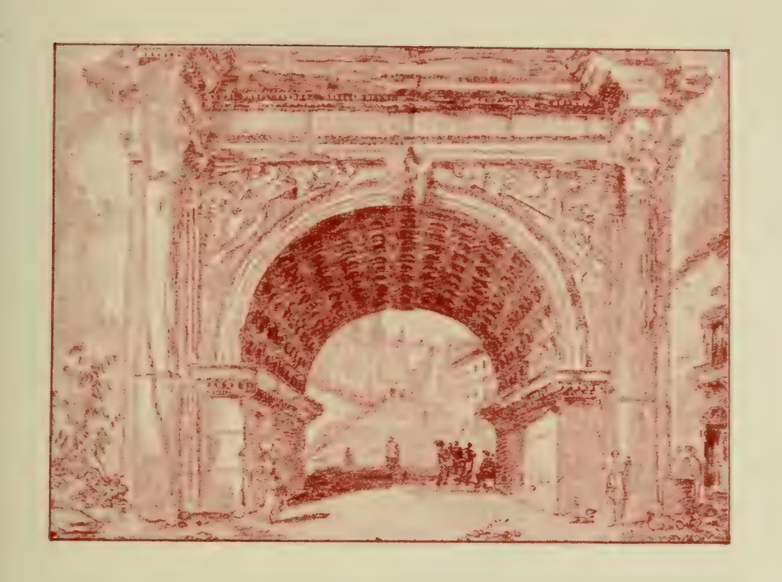
1918.

Sculptée avec amour dans le blanc pentélique
Par des Grecs attentifs à fléchir le destin,
Cette jeune Victoire embellit le butin
Qu'un proconsul heureux fit pour la République.

Mais Rome ayant fêté la divine relique
Et bâti son autel au flanc du Palatin,
Le marbre consacré par un culte lointain
Régna d'un pied vainqueur sur la terre italique.

Il reparaît au jour après un long oubli
Dans le sol remué du temple enseveli ;
Sa grâce retrouvée émeut les sept collines ;

Et tout un peuple encor se presse à ses genoux,
Car ce retour auguste apporte parmi nous
Le présage attendu pour les armes latines.



SOUVENIRS DE LA VATICANE

Dans l'automne de 1882, au moment où j'allais partir pour Rome, comme « membre de l'École française d'archéologie et d'histoire », M. Renan voulut bien m'accorder quelques conseils. Je le vois encore, assis sur le canapé de Bellevue, pencher son large visage, tourner ses pouces de mandarin ; j'entends sa voix lente et précise :

« Vous allez connaître l'Italie, jeune homme ; vous avez vingt-deux ans et vous lisez les manuscrits grecs ; voilà bien des raisons d'être heureux ! Vous comptez colla-

tionner beaucoup de textes à la Vaticane. C'est un projet excellent. Le Pape a les plus beaux manuscrits du monde. Vous savez, sans doute, qu'il possède d'autres trésors. Réservez leur une part de votre enthousiasme. On a le tort d'y mal préparer nos jeunes missionnaires. Mais après tout, celui qui ne découvrira point seul Michel-Ange, il était inutile de l'avertir. Trouvez Rome avec votre âme, mon ami, et profitez de ces belles années ; il y aura toujours assez de paléographie dans votre existence. Que de bonheur j'ai eu dans la ville des Papes et au Mont Cassin ! Quelles rencontres de ma vie ! Saluez de ma part mon vieil Amari, l'historien des Vêpres siciliennes, et ce vaillant Père Tosti, s'il se souvient encore de son pélerin. Ce sont de vrais Italiens, ce sont des hommes... Je vous recommande surtout, dans cette Vaticane où vous travaillerez, la noble pensée de Nicolas V qui l'a fondée, de Sixte IV qui l'a agrandie. Lequel préférer parmi ces grands papes de la Renaissance, que nous ne saurions trop admirer pour tout ce qu'ils ont fait en faveur de la pensée humaine ? Aidez-moi à honorer leur mémoire. Quand vous en aurez fini avec vos variantes, commencez un bon livre sur Nicolas V, et envoyez-le moi avec tout ce que vous écrirez. »

Je n'ai écrit ni la vie de Nicolas V, ni aucun ouvrage digne d'intéresser M. Renan. Quand un jour il désira présenter aux Inscriptions *Érasme en Italie,* dont le sujet lui agréait, son obligeance seule me laissa croire qu'il l'avait lu. Mais je lui sais gré de m'avoir, dès l'abord, découvert le

sens de l'Italie. L'historien des langues sémitiques gardait du prestige à l'École des Hautes Études, malgré la défiance qu'inspirait son talent. Il ne fallait pas moins qu'une telle autorité, et le souvenir d'un certain sourire, pour soustraire un débutant plein de zèle aux suggestions autoritaires de notre maître Édouard Tournier. Ce grand helléniste bornait à peu près notre exercice intellectuel à la critique verbale, et pensait qu'une collation complète des manuscrits d'Aristophane pouvait seule excuser un séjour à Rome et le temps qu'on allait y perdre.

Mais Rome, dès le seuil, libérait nos esprits. Le monde antique y apparaît si large, si varié, si attrayant, que l'étudiant sollicité par tant d'aspects du passé, ébloui de ces richesses inespérées, initié par ses premières promenades à toutes les questions d'une archéologie devenue vivante, se délivre peu à peu des disciplines livresques et met à leur juste plan les leçons qui l'ont formé. Son horizon se transforme en quelques semaines et lui présente tous les enchantements et tous les choix. Il va d'instinct où ses goûts le guident, assuré d'y bien exercer les méthodes apprises et de s'attacher à la science sur les points où il la servira le mieux. Tout modeste philologue que j'étais, j'avais pourtant la passion de la poésie ; c'est Joachim du Bellay qui, le premier, m'avait parlé de Rome. L'étude de l'Antiquité et celle de la Renaissance s'offraient ensemble ; désormais, je ne les séparai plus.

La Bibliothèque Vaticane est bien le lieu de la terre où

les manuscrits grecs sont le mieux logés. Pour les aller voir, on chemine longtemps à travers l'immense palais, l'imagination toute émue des chefs-d'œuvre qu'il abrite. Il faut franchir la Porte de bronze, saluer d'un air entendu l'officier suisse au pourpoint multicolore, monter l'escalier de marbre que l'ordinaire touriste ne connaît pas, traverser la cour Saint-Damase où prennent jour les chambres du Pape, longer les « loges » de Jean d'Udine, au dessous de celles de Raphaël, et suivre enfin, sur plus de trois cents mètres, la magnifique « galerie lapidaire », où Gaetano Marini a rangé pour Pie VII plusieurs milliers d'inscriptions antiques. Qui oserait se plaindre de la longueur du trajet ? Ne repose-t-on pas ses yeux sur les sarcophages à figures et les autels sculptés ? Ne déchiffre-t-on pas en belle lumière, avec un intérêt renouvelé chaque jour, quelques-unes de ces formules funéraires, administratives ou triomphales, où excella toujours le peuple romain ? Ces impressions, toutes très nobles, nous préparent excellemment au travail. Il nous attend derrière la petite porte percée dans le mur couvert par les marbres. Mais, plus d'une fois, nous la trouvons close : « Oggi è festa, signor ! » Nous avons oublié que c'est Vigile de la Pentecôte ou commémoration de saint Philippe de Néri.

La déception ne dure guère. On refait le chemin sans ennui. Au dehors, sonnent les cloches de Saint-Pierre, le soleil dore la colonnade et se joue dans les fontaines. Puisque c'est fête, on va célébrer le saint du jour dans une

osteria de la campagne, où le déjeûner sera gai et le vin digne d'Horace, à moins qu'on ne préfère monter à Albano, pour aller lire au bord du lac, sous les chênes-verts, quelque poète de France. Mais, demain, on se gardera d'avouer à monsignore Ciccolini cet oubli impardonnable du calendrier catholique, parce que monsignore Ciccolini pourrait en induire que nous sommes de ces Français païens, qui joignent à la légèreté de leur nation l'irréligieux esprit des écoles de la République.

A vrai dire, le préfet de la Vaticane ne nourrissait point ces injustes préjugés. Ce prélat sicilien, subordonné du cardinal Pitra, bibliothécaire de la Sainte-Église, avait sous des manières assez rudes la plus exquise bonté; et l'on s'en assurait le jour où, après une certaine période d'observation, il vous invitait à puiser dans sa boîte de corne et à vous barbouiller les narines de son tabac. On pouvait compter dès lors sur une bienveillance inépuisable et, au besoin, sur le bon conseil du paléographe au moment d'une lecture difficile.

Aux premières années du pontificat de Léon XIII, la Vaticane ne connaissait rien des commodités modernes qu'elle a reçues depuis. La salle de travail s'éclairait d'une seule fenêtre, auprès de laquelle les places étaient recherchées. Les murs s'ornaient d'une boiserie brune, d'un crucifix et du portrait du pape régnant. Les longues tables recouvertes de drap vert dataient du temps de Mabillon, les règlements de plus loin encore. Les livres de références

manquaient et le catalogue, fort bien établi au dix-septième siècle, était communiqué avec une extrême parcimonie. On voyait parfois le nez à lunettes d'un Allemand en témoigner quelque impatience. Chacun s'absorbait dans sa besogne. L'habit des religieux, qui étudiaient les manuscrits syriaques, faisait penser à une salle de couvent; le plus rigoureux silence était observé; c'était un coin vieillot et délicieux.

Nul de mes compagnons d'alors n'a gardé de souvenir morose de ces longues séances matinales. Mais je pense avoir été, avec Paul Fabre, de ceux qui surent y prendre les habitudes familières. Le caractère exquis de Fabre et l'âme religieuse qu'on devinait en lui gagnaient tous les cœurs de la maison. Il travaillait aussi aux Archives pontificales, que le nouveau Pape venait d'ouvrir d'un geste libéral aux savants du monde entier. Ce normalien, qui s'imposait la formation d'un chartiste, multipliait à tous les étages du Vatican ses découvertes sur l'administration de l'Église au moyen âge et le fonctionnement de ses institutions temporelles. Grandjean et Digard ne quittaient guère les Archives; ils « faisaient leur Pape », ce qui voulait dire qu'ils recherchaient les bulles relatives à la France dans les registres de Boniface VIII et de Benoît XI. Charles Diehl, futur « byzantin », fréquentait les Antiques, pour préparer son séjour d'Athènes. Tel autre de nos camarades s'oubliait au ciel de Sicile, et André Pératé, qui nous rejoignit un peu plus tard, étudiait

volontiers l'archéologie chrétienne sous les pins de la villa Pamfili. La Vaticane offrait des joies plus austères ; je ne crois pas cependant avoir mieux goûté la vie à Amalfi ou à Taormine qu'en ce lieu paisible réservé aux ivresses silencieuses de l'esprit.

J'avais entrepris la description minutieuse d'un fonds de manuscrits légué au Pape par Fulvio Orsini, bibliothèque des cardinaux Farnèse, où sont comptés quelques-uns des plus précieux textes des auteurs anciens, outre des ouvrages italiens et provençaux. Ce modeste travail, qui n'a pas été inutile pour la Vaticane elle même, n'allait pas sans difficultés. La collection d'un contemporain de Grégoire XIII et de Sixte-Quint, formée avec les bibliothèques des anciens humanistes, permettait d'évoquer les plus illustres d'entre eux et d'indiquer le cheminement des études pendant la Renaissance. Mais il fallait, pour comparer les écritures, se faire communiquer plusieurs volumes à la fois et les ouvrir devant soi en même temps; à chaque instant, le règlement opposait quelque obstacle. Je devais recourir à monsignore Ciccolini et l'intéresser à mes trouvailles : « Voyez, monsignore, j'ai retrouvé des autographes de Michel-Ange, inconnus de Milanesi. Voici des lettres d'Érasme inédites que je voudrais publier; ne vous inquiétez pas, elles témoignent qu'il fut bon catholique. J'ai aussi classé, hier, tout un lot d'ouvrages possédés par Pomponius Lætus, le premier explorateur des Catacombes; cela fera plaisir sûrement au com-

mandeur De Rossi. Mais ces manuscrits du cardinal Bembo, ne voulez-vous pas que je les fasse connaître ? Un si savant homme ! » Le bon prélat me regardait en souriant, et les autorisations peu à peu étaient accordées.

Bientôt, les *scrittori* scandalisés virent leur préfet conduire en personne ce Français encombrant dans les galeries intérieures, ouvrir avec lui les armoires « secrétissimes », bouleverser les rayons des incunables, où depuis bien des années on ne déplaçait pas un volume. Ces respectables textes des vieux imprimeurs d'Italie avaient souvent leurs marges pleines des écritures que je cherchais ; quand la chasse était bonne, nous rapportions le Catulle de Pontano, ou le Plaute d'Inghirami. Je dus à ces explorations de parcourir à mon gré les salles somptueuses décorées par Sixte-Quint, et de revoir maintes fois les « Noces Aldobrandines » et d'autres trésors privés de la Bibliothèque pontificale. Il me souvient qu'une porte poussée dans des chambres lointaines me fit apercevoir de merveilleux plafonds de la Renaissance qu'aucun guide ne signalait encore ; c'était l'appartement Borgia. Excellent monsignore Ciccolini, aimable gardien de ces lieux illustres, que de reconnaissance ne vous dois-je pas pour certaines émotions que vous m'avez permises, à l'âge où elles ont tant de prix ! Soyez remercié aussi de n'avoir pas réservé vos faveurs, comme d'autres faisaient en ce temps-là, aux seuls savants de la Germanie.

Il en venait parfois d'assez fameux, et celui dont je parlerai

était une manière de grand homme. On le révérait comme tel, non seulement à Berlin, mais dans l'Europe entière, et notamment chez la bonne comtesse Lovatelli, née Caetani, qui réunissait le vendredi soir la fleur sévère de l'archéologie romaine. Les jeunes membres de l'École française y étaient admis. Ce fut leur régal de voir, sous les yeux avertis des Italiens, l'agile Gaston Boissier aux prises avec la brusquerie infatuée de Theodor Mommsen. Boissier, qui connaissait Rome à merveille, contait les promenades faites avec nous aux pays virgiliens des bouches du Tibre, pour identifier les sites de *l'Enéide ;* sur tel point controversé, il demandait courtoisement l'avis de son grand confrère, non sans l'embarrasser de quelque malice. Le colloque s'achevait par l'échange d'une jovialité entre deux savants, éminents l'un et l'autre, qui s'estimaient à leur valeur. Je devais les revoir ensemble à Versailles, où Boissier plus tard m'amena Mommsen. En visitant le château, celui-ci nous fit la grâce de ne pas insister trop lourdement sur les souvenirs de la proclamation de son Empire, qui gonflaient dans ce lieu les savants de son pays. Il y avait pourtant chez lui un fond de grossièreté tudesque, qui nous fut précisément révélé à la Vaticane.

Le *vir inluster,* qui nous éblouissait de sa gloire, travaillait alors pour le *C. I. L.*, qui est, comme vous ne l'ignorez pas, le *Corpus* des inscriptions latines publié à Berlin avec des collaborations internationales. Mommsen, Bismarck de l'entreprise, la menait avec autorité et pour

l'honneur de son pays. L'amitié du grand archéologue De Rossi, qui avait colligé pour le *Corpus* les inscriptions de Rome, lui assurait les faveurs de la Vaticane. On lui réservait la meilleure place, auprès de la fenêtre; plus d'un futur prélat était assez fier de s'asseoir aux côtés de ce luthérien, dont le profil d'oiseau de proie disparaissait dès l'arrivée dans les in-folio.

Un jour, le Pape passa, comme il faisait quelquefois en allant à ses jardins. On entendit la hallebarde frapper le pavé de la galerie lapidaire; une porte s'ouvrit à deux battants et Léon XIII, en chaise à porteurs découverte, traversa notre salle sans s'arrêter, élevant seulement ses maigres mains tremblantes pour donner sa bénédiction aux travailleurs. Les catholiques s'étaient agenouillés ; les protestants saluaient profondément; n'était-ce pas le moindre hommage dû au maître de la demeure ? Seul, Mommsen n'avait pas levé les yeux; il affectait ne rien entendre, et ne voulait rien voir. Cette scène faisait juger de l'homme autant que de la race. Elle nous indigna, peut-être sans nous déplaire, et nous inclina depuis à moins de déférence envers l'Académie de Berlin.

D'autres souvenirs me reviennent, quand je songe à ces jeunes années. A la fin de la troisième, la dernière de ma mission, une rare fortune les consacra. Ce jour-là, en repassant la Porte de bronze sous l'œil familier des gardes suisses, j'emportais dans l'âme un beau secret qui rendait assez fiers mes adieux à la Vaticane. Il me

semblait payer ma dette au bon Pape qui nous ouvrait sa maison, puisque j'allais ajouter une richesse à sa glorieuse bibliothèque. Je venais d'y retrouver trois manuscrits autographes de Pétrarque, et l'un d'eux était le texte du *Canzoniere*, sur lequel Alde Manuce avait fait une édition fameuse du poète. Cet original s'étant perdu, on accusait le grand imprimeur vénitien d'en avoir inventé l'existence. La trouvaille d'un Français obscur allait fixer d'une façon définitive un des grands textes classiques de l'Italie.

Après les vérifications nécessaires, mes bons maîtres Léopold Delisle et Gaston Paris me firent exposer la découverte devant leur académie. Les philologues la discutèrent âprement. Comment Carducci s'y rallia avec éclat et ceux d'outre-Rhin avec jalousie, c'est une anecdote qui n'intéresserait personne aujourd'hui. Je lui dois mes plus belles amitiés italiennes et l'orientation de mes travaux. Dès lors, je me mis à rechercher dans les bibliothèques d'Europe les épaves ignorées de la collection de Pétrarque. Je reconnus à Paris les manuscrits de la Nationale où se constatait cette illustre provenance, et les étudiai à loisir dans mon cabinet de Versailles. Je fus moins heureux à Londres, à Oxford, à Munich ; mais quel bon prétexte pour courir à nouveau l'Italie ! J'allai des clairs pupitres de la Laurentienne à l'étroite « librairie » du Séminaire de Padoue ; je feuilletai, à Césène, les in-folios enchaînés depuis Malatesta Novello ; je revis la chère Ambrosienne, où est le Virgile décoré par Simone Martini, et cette

vénérable bibliothèque de Saint-Marc, commencée par le cardinal Bessarion, qui voisine si noblement avec les plafonds de Véronèse...

A la Vaticane, une transformation s'accomplissait. Des salles d'étude toutes neuves s'aménageaient, se garnissaient de livres de références, de catalogues excellents, et même de fauteuils confortables. Le nouveau préfet, le savant P. Ehrle, faisait un accueil courtois aux jeunes « Farnésiens ». Mes trois manuscrits de Pétrarque étaient maintenant exposés sous une vitrine d'honneur, en attendant que monsignore Vattasso publiât dans une édition magnifique, aux frais du Saint-Père, le fac-similé complet du *Canzoniere*. Fallait-il s'attarder en cette maison modernisée, où tout désormais facilitait le travail, mais où je ne retrouvais plus les enchantements d'autrefois ? Je remis encore la main sur un Apulée et sur l'*Histoire Auguste* de la bibliothèque du poète ; mais déjà son écriture m'intéressait moins que sa pensée.

Quel beau compagnon de voyage qu'un grand homme du passé, qu'on admire et qu'on peut aimer ! Partout, déchiffrant les notes dont Pétrarque chargeait les marges de ses auteurs ou transcrivant des pages inédites de ses œuvres latines, j'avais l'illusion de vivre hors de mes contemporains, dans l'intimité de celui qui fut l'initiateur véritable de la Renaissance. Je me faisais l'humble humaniste du *trecento,* habitant d'Avignon ou de Florence, enthousiaste disciple de ce poète de l'Amour, qui ne

voulait pas être admiré pour ses sonnets et ses canzones, mais seulement pour les services spirituels rendus à son temps.

De ce point de vue, tout un paysage de l'histoire des esprits s'éclairait. Pétrarque apparaissait comme le guide sur la colline, qui désigne des versants nouveaux. Ce monde qu'il révélait n'était, à vrai dire, que le monde ancien ; mais lui, le premier depuis des siècles, arrivait à le bien voir et à l'embrasser dans son ensemble. Pour avoir entrepris de nous le rendre, il reste du petit nombre des hommes à qui chacun de nous doit quelque chose de sa vie intellectuelle.

Ce retour à l'Antiquité, le solitaire de Vaucluse l'enseigne avec la lucidité d'un citoyen romain qui a découvert dans Tite-Live les premières chroniques de sa patrie, et la ferveur d'un poète qui s'est reconnu de la lignée de Virgile. Chrétien ardent et sincère, il comprend les grandes âmes de ces païens, et Scipion l'Africain est son héros. Il a proclamé cent fois ce qu'il devait à l'étude des anciens et à « l'amitié des livres ». Sa bibliothèque, pour lui vivante, était habitée comme celle de Ronsard par

Ces bons hostes muets qui ne faschent jamais.

N'était-il pas nécessaire de chercher dans ses lectures les conversations tenues avec eux, de retrouver, l'un après l'autre, dans l'oubli des rayons poussiéreux, ces amis préférés et fidèles, souvent confidents de sa plus intime pen-

sée ? Cinq cents ans après sa mort, cet effort, commencé à la Vaticane, servait et rajeunissait sa gloire. Mais M. Renan n'avait-il pas tout dit, lorsque, ayant entrevu le rôle de Pétrarque dans le mouvement des idées, il le définissait « le premier homme moderne » ? Et qu'ont ajouté ces longs ouvrages à une formule heureuse, dont l'histoire des lettres se contentera ?

LA LÉGENDE DU CONNÉTABLE

PORTA CAVALLEGERI

La tiare aux deux clés fait un nid aux lézards
Sur la porte oubliée et que la mousse gagne,
Là même où le boulet termina la campagne
Du Bourbon violant la ville des Césars.

Les reliques des saints et le trésor des arts
Étant la proie offerte aux païens d'Allemagne,
Jamais traîtrise ayant cruauté pour compagne
Ne mena fils de France en plus louches hasards.

Parmi les cris têtus de ces brûleurs d'églises,
Son orgueil préparait au monde des surprises
Et méditait l'horreur d'un crime sans égal,

Puisque, se reniant chrétien et gentilhomme,
Le prince de Satan rêva d'entrer dans Rome,
La torche d'Alaric à son poing féodal.



LES IMAGES DU PALAIS FARNÈSE

QUAND l'heureuse bande romaine de ma jeunesse franchissait le *portone* majestueux du Palais Farnèse, déjà protégé du drapeau français, chacun de nous y faisait entrer par l'imagination la noble compagnie de son travail. Ceux qui nourrissaient leurs studieuses matinées vaticanes de bulles du *trecento* nous amenaient, du fond du moyen âge, des figures sévères, quelquefois assez renfrognées. Les miennes paraissaient plus souriantes : elles évoquaient la science ardente des humanistes, la révélation enchantée de l'art antique par les fouilles de la Renaissance, et la vivante latinité des poètes nés au

temps du Sanzio pour éterniser avec lui la beauté parfaite de leurs dames. Mes fantômes avaient cet attrait de s'accorder à merveille avec notre palais, puisque ces gens l'avaient habité ou fréquenté assidûment, au temps des grands cardinaux Farnèse, alors que s'achevait, sous les yeux émerveillés des Romains, l'édifice de San Gallo, de Vignole et de Michel-Ange.

Aujourd'hui. s'il m'advient de gravir, d'un pied moins alerte, le large escalier cardinalice fait pour le pas des vieux prélats, il me semble que monte à mes côtés une autre ombre familière. C'est un jeune garçon de chez nous, à l'œil clair, à l'air dégagé, dont les membres souples sont à l'aise dans cette cape de laine noire, que nous fûmes les derniers Français à porter. Je sais où va ce gai pensionnaire de Monsieur Natoire, ayant sous le bras le grand carton de l'Académie de France. L'ami Frago se hâte vers ses chers Carrache. Chaque matin, son crayon consciencieux est aux prises avec l'*Enlèvement de Ganymède*, l'*Histoire d'Europe* et les belles académies assises sur les feints entablements ; pour se récréer, il croque à l'aquarelle la bacchante qui danse au tambourin, le faune qu'un Amour mutin renverse par les cornes. Parfois le troublent, il est vrai, les aromes du printemps romain qui entrent par les fenêtres du côté du Tibre ; son regard se distrait et fuit vers les délicates lignes de pins parasols, dont se couronne le Janicule... Cela arrive encore, j'imagine, aux jeunes hommes laborieux qui feuillettent, à l'étage au

dessus, le *Gallia christiana* ou le *Corpus Inscriptionum*, sous la houlette illustre de Mgr Duchesne.

La France, qui eut de tout temps au Palais Farnèse ses entrées favorisées, en fit, au XVIIIe siècle, profiter surtout ses artistes. L'ambassadeur de S. M. le roi des Deux-Siciles ne refusait jamais à ceux que Louis XV et Louis XVI entretenaient à Rome de travailler librement dans la célèbre Galerie. Leurs études y étaient fructueuses. Nos meilleurs peintres sont venus dessiner ou peindre devant cette brillante mythologie des *Métamorphoses* d'Ovide et tous ont reçu du chef-d'œuvre des Bolonais les leçons de la composition et du décor.

Les Italiens (et combien de nos compatriotes !) ignorent les souvenirs de l'art français à Rome. Ils passent indifférents devant ce Palais Salviati au Corso, qui fut le Palais de Nevers (Mancini) et abrita plus d'un demi-siècle l'Académie fondée par Louis XIV et Colbert, que la Villa Médicis continue. Ce fut la grande époque de l'institution. L'élite de nos maîtres d'alors a vécu au Palais Mancini et les plus illustres ont tiré profit de ce séjour. Songeons à Pigalle et à Pajou, à Caffiéri et à Houdon, à Fragonard et à David. En face fut longtemps la boutique de Piranèse, fort aimé de nos écoliers ; il a gravé souvent sur ses cuivres : *Dirimpetto all' Accademia di Francia*. Aucune inscription ne rappelle aujourd'hui l'honneur de ces deux maisons. Celle qu'on propose ici avec modestie ferait

peut-être s'arrêter quelques instants le passant de la rue bruyante :

NEL SECOLO XVIII
IN QUESTO PALAZZO GIÀ MANCINI
ROMA EDUCAVA
IL FIORE DEI PITTORI, SCULTORI
ED ARCHITETTI DI FRANCIA.

Ces gloires ont eu une postérité, souvent digne d'elles. Mon vieil ami Denys Puech aimera sans doute faire placer au Palais Salviati la plaque de marbre qui commémorera, en peu de paroles, tant de renommées.

La France n'a plus le Palais Mancini. Elle a, depuis dix ans, le Palais Farnèse. Ne soyons pas médiocrement fiers de posséder dans Rome, avec la plus belle villa, le plus beau palais. Les « grands appartements du Roi » à l'ancienne Académie s'y retrouvent sous une autre forme, qui ne fait pas moins valoir l'art de notre passé. Il s'est installé le plus naturellement du monde sous les puissants plafonds de bois sculpté où semblait l'appeler la fleur de lis des Farnèse. Les tentures de nos Gobelins voisinent en perfection avec la Galerie des Carrache, tant étudiée par nos artistes. Louis XIV trouverait même, en cette prise de possession, un supplément de réparation à l'arquebusade de la garde corse qui offensa le duc de Créqui, son ambassadeur, au balcon de ce palais. De nos jours, sur

ce même balcon, M. Camille Barrère fut largement acclamé du peuple romain; applaudissons-le plus discrètement pour avoir su, parmi tant d'autres services rendus au pays, saisir au passage cet héritage magnifique.

Le pape des Farnèse est Paul III, dont l'écusson aux six fleurs de lis apparaît si souvent dans la vieille Rome. Titien a fait de lui cet éloquent portrait qui fut payé d'une abbaye pour son fils. Il a immortalisé en camail et en surplis un vieillard au corps amaigri, au dos voûté, aux mains osseuses, aux lèvres minces perdues dans la longue barbe, dont le regard froid et désabusé ne semble plus s'intéresser qu'à deviner le jeu des passions humaines. Cependant, l'activité de ce Pape a été grande et son règne fut réparateur. Il succédait à Clément VII, qui laissa Rome tomber aux mains des lansquenets du connétable de Bourbon et assista impuissant, des fenêtres du Château Saint-Ange, à l'horrible sac de 1527. Paul III rendit à la tiare son prestige parmi les nations que la « peste germanique » n'atteignait pas ; il limita la propagation de l'hérésie, gouverna l'Église avec zèle et fit entrer dans le Sacré-Collège ce qu'elle compta de plus digne et de plus pur, Sadolet, Pole, Caraffa, Contarini. Il reprit aussi, à l'égard des artistes, les traditions de Sixte IV et de Jules II. Alors que Léon X, le Médicis séduisant et frivole, n'avait eu qu'à se servir pour sa gloire de l'équipe prodigieuse embauchée par Jules II au service de la papauté, Paul III dut faire des

choix personnels pour soutenir ses vastes desseins, et il s'y montra l'égal des princes les mieux avisés.

C'est le plan adopté par lui qui a donné à Rome, encore médiévale avant son règne, cet aspect de capitale infiniment noble que le *seicento* a mené à sa perfection et qui a ébloui nos pères. Il a créé le Corso et conçu l'ordonnance de la place du Capitole. L'Italie, épuisée par le plus mémorable effort de génie qu'ait fourni une nation, ne produisait plus beaucoup de créateurs de premier rang ; Paul III ne manqua pas de faire travailler Michel-Ange et Titien ; le Vatican lui doit le *Jugement* de la Sixtine, la Salle royale et la Chapelle Pauline. Graveurs, ciseleurs, orfèvres, joailliers, retrouvèrent des commandes importantes; l'art même de la miniature jeta pour la chapelle pontificale son dernier éclat, grâce à Giulio Clovio et à son émule, maître Vincent Raymond, du diocèse de Lodève.

Parmi les œuvres de ce beau règne, une des principales est notre palais. Paul III l'a fait commencer, étant cardinal, pour remplacer une habitation achetée au bord du Tibre, dans le quartier populaire du « Campo dei fiori ». Ayant vécu lui-même au Palais San Giorgio (Chancellerie) parfait modèle du palais romain à l'époque de Raphaël et de Bramante, il a voulu créer pour la génération suivante un type plus grandiose encore et d'un art plus somptueux. Des achats successifs étendent d'abord les propriétés des Farnèse, permettent d'abattre des maisons par centaines, d'ouvrir des rues nouvelles, annonçant à cette

région deshéritée qu'elle va être dotée d'une merveille. On établit enfin la place au fond de laquelle Antonio da San Gallo le jeune édifie lentement la façade aux robustes bossages. L'architecte a retrouvé des substructions anciennes et semble avoir posé ses murs sur le plan d'une riche maison de l'époque impériale. Il a été autorisé à puiser des matériaux dans les débris de constructions antiques, qui encombrent partout la vieille ville impatiente de se rajeunir; mais c'est légende qu'il ait touché au Colisée et contribué à la dispersion de ces pierres vénérables. Cet âge de reconstruction générale, si peu favorable à la conservation des monuments, a respecté du moins l'amphithéâtre des martyrs.

San Gallo compte bien terminer seul une œuvre qui fera sa gloire, comme celle du pontife. Mais voici que le Pape, par une volonté qui nous semble à tort despotique, impose à son architecte une collaboration inattendue. Pour achever les façades où s'aligne déjà la deuxième rangée des fenêtres, il rêve d'une corniche colossale et, bien que San Gallo l'ait préparée, il lui plaît de la demander à un autre. Dans une sorte de concours sont appelés Perino del Vaga, Fra Sebastiano del Piombo, Michelangelo Buonarroti, jusqu'au jeune Vasari, qui se contente d'apporter au Vatican le dessin de son maître. C'est lui qui a conté cette anecdote, où la sûreté du goût de Paul III justifie un geste d'apparence discourtoise : « Tous les dessins ayant été présentés au Pape, Sa Sainteté les considéra longuement,

les loua tous comme fort ingénieux et fort beaux, mais celui du divin Michel-Ange plus que les autres. Ceci ne ne se passait pas sans que messer Antonio en ressentît du dépit; cette manière de procéder du Pape ne lui plaisait guère, et il aurait voulu tout diriger à sa guise... » C'est au temps du cardinal Ranuce que la puissante corniche fleurdelisée vint couronner la majesté architecturale du palais et donner à ces masses de pierre l'accent souverain.

La loggia haute, qui regarde vers le Tibre, porte l'inscription d'achèvement définitif en 1589 :

ALEX. CARD. FARNESIVS VICECAN.
EPISCOPVS OSTIENSIS
AEDES A PAVLO III. PONT. MAX.
ANTE PONTIFICATVM INCHOATAS
PERFECIT AN. MDXXCIX.

Le cardinal Alexandre, vice-chancelier de l'Église, est la plus haute gloire de la *Casa Farnese* et son plus munificent bâtisseur. Il a construit le château de Caprarola et l'église du Gesù, acquis la villa Chigi, qui s'appela depuis la Farnésine, créé les jardins du Palatin, dont nous avons vu encore les derniers vestiges. Il a fait revivre, en faveur des arts, les prodigalités des grands prélats ; mais elles ne purent s'adresser qu'aux élèves de Michel-Ange, les Della Porta, les Zuccari, Daniel de Volterra. Il entretint « le prince des miniaturistes », Clovio, qui logea au Palais Farnèse et y mourut. Plus tard, son neveu, le cardinal

Odoardo, y appellera pour les dernières décorations les Carrache et le Dominiquin. L'œuvre principale qu'y accomplit Alexandre fut d'accroître les collections et de donner sa distribution définitive au plus beau trésor d'art possédé par Rome hors des palais pontificaux.

Le palais se glorifiait alors d'un honneur qu'il a perdu. Les guides du temps le signalaient aux étrangers comme un véritable musée d'antiques ; il était, parmi tant d'autres, le plus abondant et le plus riche en œuvres rares. Paul III avait commencé à les réunir. Il tira de l'amas de décombres, qu'étaient alors les Thermes de Caracalla, des pièces considérables comme l'*Hercule* et le *Taureau Farnèse*. Alexandre choisissait le meilleur des trouvailles de marbres, bronzes, vases, médailles, que livrait chaque jour le sol prodigue de Rome. Il se proposait de faire de ces collections « une école publique », ce que nous appellerions de nos jours un établissement scientifique. Il imposa à ses héritiers, par un testament très précis, de les conserver intactes dans ce décor qui les présentait si bien. Les Bourbons de Naples, héritiers des Farnèse en 1731, durent à la complaisance d'un pape la facilité d'éluder ces prescriptions ; ils y gagnèrent peu, puisqu'au siècle dernier l'État italien, devenu maître de Naples, leur reprit les trésors qu'ils y avaient transportés.

La sagesse semble dicter les actes d'Alexandre Farnèse. Cet homme d'État, associé au gouvernement de l'Église, apparaît comme un des chefs les plus éclairés de la Rome

nouvelle, qui se purifie et se dépaganise après le concile de Trente. Sa jeunesse passée à la cour de Parme l'a préparé à la vie du monde et au maniement des affaires humaines. Il a laissé en France, où Henri II et Catherine de Médicis lui firent fête à Fontainebleau, le souvenir d'un négociateur d'expérience et d'un grand seigneur accompli. A Rome, sa cour rappelle celle des brillants cardinaux de Léon X ; mais les savants ne l'intéressent pas moins que les artistes. Il appuie de ses conseils et soutient de sa fortune les érudits qui renouvellent, par de plus sûres méthodes, la connaissance de l'Antiquité et les études ecclésiastiques. Elevé par Pier Vettori et par Amaseo, il a gardé l'habitude de s'entourer des meilleurs esprits. Annibal Caro, qui passe pour grand poète, Marcello Cervini, un docteur et un saint, sont parmi ses secrétaires. Ce dernier est devenu le pape Marcel II, que la chrétienté a dû pleurer trop vite et pour qui Palestrina a composé l'admirable messe.

C'est autour du cardinal Farnèse que se groupe de préférence l'élite de l'intelligence romaine. Il tient son cercle à la Chancellerie, plus tard au palais de son nom, et, pendant l'été, le somptueux Caprarola réunit autour de lui toutes les lumières de la *famiglia*. Il n'y a que des prélats, des moines et des chanoines, mais tous touchés du souffle de la Renaissance. J'ai feuilleté les correspondances qui mentionnent leurs entretiens. Doctes ou plaisantes, elles révèlent une société charmante, quoique privée de l'agrément des femmes. Le grave historien Panvinio, pour se délasser

de ses recherches sur la chronologie des anciens, combine les inscriptions des fresques où Zuccari célèbre les gloires des Farnèse ; Lorenzo Gambara, le Brescian, auteur d'un poème sur Christophe Colomb, décrit en vers latins les palais et les tableaux du cardinal ; Latino Latini aiguise des épigrammes, que son nom lui interdit d'écrire en langue « vulgaire » ; Guido Lolgi raconte ses séjours en France, l'évêque Agustin, ses voyages en Espagne et en Sicile ; le frère servite Ottavio Bagatto égaie la compagnie par ses saillies et sa bonne humeur ; enfin Fulvio Orsini, l'archéologue le plus complet de l'époque, le bibliophile sans pareil et le maître incontesté de toute science romaine, expose avec clarté les questions qui préoccupent le monde érudit ; il a le dernier mot sur la valeur des fouilles et des découvertes.

Bibliothécaire attitré des cardinaux Farnèse, Orsini est logé au second étage du palais. C'est là qu'il a classé leurs inscriptions, médailles, pierres gravées, et qu'il prépare, parmi tant d'ouvrages divers, ceux qui feront de lui le créateur des études iconographiques. Bientôt, aux collections qu'il administre viennent s'adjoindre celles qu'il forme de ses propres deniers et qu'il lègue d'avance, par reconnaissance, à ses protecteurs. Les œuvres d'art de son temps lui font une fort belle galerie de peintures et de dessins. Dans les chambres qu'il habite et qui continuent la bibliothèque du cardinal Farnèse, on voit la grande esquisse du *Jugement dernier*, qu'il a payée cent écus d'or, vingt autres

morceaux de la main de Michel-Ange, des ouvrages de Raphaël, de Bellini, de Titien. Sa bibliothèque personnelle, qu'il destine à enrichir la Vaticane, a plus de manuscrits précieux que celle de son maître, et il aime faire aux mêmes visiteurs les honneurs de l'une et de l'autre. Toute cette partie du palais est celle qu'occupe aujourd'hui l'École française. J'ai souvent pensé, dans ces grandes salles claires et paisibles, qui dominent de haut le bruit de la ville, aux recherches et aux réunions des savants romains d'autrefois. Il plaît que ces lieux honorés par eux n'aient pas cessé d'être voués à l'étude et au travail.

Fulvio Orsini a fait accueil à beaucoup de Français en voyage, à l'ambassadeur Paul de Foix, au futur historien De Thou, à l'érudit Claude Dupuy, et sans nul doute à ce grand curieux de Montaigne. Il fréquentait Muret, ancien ami de Ronsard, professeur réputé au Collège Romain. Depuis sa jeunesse, nos compatriotes le connaissaient. N'avait-il pas été lié avec un poète de renom qui lui dédiait de beaux sonnets en notre langue ? C'est sans doute à l'*Ursinus*, qui écrira un jour sur les *Familiae Romanae,* que s'adresse Joachim du Bellay, lorsqu'il se plaint, dans les *Regrets*, de l'accès difficile du Vatican ou lorsqu'il s'ébahit de la majesté retentissante des prénoms d'Italie, souvent mal justifiée par qui les porte :

Ursin, quand j'oy nommer de ces vieux noms Romains,
De ces beaux noms cogneus de l'Inde jusqu'au More,
Non les grands seulement, mais les moindres encore...

Mais Joachim a habité le Palais Farnèse, et c'est le plus précieux souvenir que je puisse introduire dans la chronique de l'illustre demeure. Le meilleur poète français qui ait vécu à Rome avant René a commencé dans ces murs son immortel recueil. Le fait, ignoré jusqu'à présent, ressort d'une correspondance privée des Farnèse, dépouillée par M. Lucien Romier pour les *Mélanges* de l'École française. L'excellent historien a oublié d'y voir notre poète; il n'en mérite pas moins nos remerciements.

Lorsque le cardinal Jean du Bellay, désigné par Henri II comme « protecteur des affaires de France » auprès du Pape, partit, le 13 avril 1553, de Paris ou plutôt de son « beau lieu » de Saint-Maur-les-Fossés, il emmenait avec lui son cousin Joachim. Etait-ce en qualité de secrétaire, de trésorier de sa maison, ou de gentilhomme suivant, chargé de l'assister dans les cérémonies ? Il n'importe ; Joachim fut l'homme des missions de confiance, le collaborateur intime étroitement attaché à la personne de son maître et parent. Le cardinal avait dans le Sacré-Collège une situation considérable, même avant d'en être le doyen. En ses précédents séjours, il avait logé au Palais des Saints-Apôtres, devant lequel se déroula la fête fameuse racontée par Rabelais. Il songea, dès son retour, à une demeure qui fût à lui et qu'il voulait fastueuse et raffinée. Il choisit les Thermes de Dioclétien, sur le Viminal, dans une partie de la ville à peu près inhabitée, où rien ne gênait sa fantaisie.

A travers les débris antiques, il fit tracer de vastes jardins, planta des cyprès et des citronniers, réunit dans le *casino* et les allées près de deux cents précieux morceaux de sculpture. Beaucoup de vers des *Antiquités de Rome* sont nés parmi ces immenses ruines, dont Pétrarque au siècle de Rienzi avait exploré la masse imposante, où Michel-Ange dessinait le cloître des Chartreux et leur grande église, et qui surent émouvoir à son tour l'imagination du poète de France qui les habita. Mais comment l'y chercher aujourd'hui sur cette *Piazza delle Terme*, où des tramways tournent sans fin, devant une gare ! Nulle part n'est plus sensible cette continuelle défiguration du passé, que Joachim du Bellay exprimait déjà pour son temps, quand il rappelait ses promenades :

Où que je tourne l'œil, soit vers le Capitole,
Vers les baings d'Antonin ou Dioclétien,
Et si quelque œuvre encor dure plus ancien
De la porte sainct Pol jusques à Ponte-Mole...

L'installation du cardinal prit un long délai, et l'on ne sait quand il entra en possession de ces *Horti Bellaiani,* au milieu desquels il devait mourir, et qui témoignèrent après lui du goût et de la magnificence d'un grand prélat français. Au printemps de l'année 1555, qui vit le conclave de Marcel II, dont Joachim a célébré les vertus, Jean du Bellay occupait un palais dans la Cité Léonine, et y dictait son testament. On aimerait à en connaître l'emplace-

ment, car c'est là sans doute que Joachim a vécu le plus longtemps, et qu'il a le mieux observé, avec son ami Olivier de Magny, tous ces tableaux de mœurs esquissés côte à côte dans les *Soupirs* de l'un et les *Regrets* de l'autre. Mais nous pouvons ailleurs saisir sa présence en un lieu précis, car la première habitation du cardinal du Bellay revenant à Rome ne fut autre que le Palais Farnèse.

L'hospitalité du jeune cardinal Alexandre se trouva agréable au confrère éminent avec qui le liaient l'amitié et l'exacte conformité des goûts. Ce fut en même temps une marque de déférence envers le représentant ecclésiastique de ce roi de France, dont l'Italien payait la faveur profitable par des envois d'œuvres d'art et d' « antiquailles ». Même accueil eût été fait à l'ambassadeur Lanssac, qui montrait aussi « grand désir d'habiter le nouveau palais Farnèse », s'il n'eût trouvé trop étroites les chambres offertes par Marguerite de Parme. Les cardinaux s'entendirent plus aisément, Farnèse ayant proposé à Jean du Bellay l'usage du premier étage, qui était le sien. Le 22 avril 1553, d'Avignon, où il résidait comme légat, il ordonnait au majordome de mettre le palais à la disposition de l'hôte illustre et de lui procurer toutes les commodités. Le 22 juin, celui-ci y descendait, avec son service familier; une partie de ses domestiques trouvant place à la Chancellerie.

Sept jours après l'arrivée, partaient de Rome ses remerciements : « Monseigneur, je pourrais chercher toutes les

cérémonies du monde pour vous mercier de tant de courtoisies et honnêtetés que je reçois ici chacun jour de vous, par la main des vôtres, avant qu'elles fussent suffisantes ; par quoi me vaut mieux les laisser que trop froidement y entrer. Bien vous puis-je assurer s'il était quelque jour en mon pouvoir d'en faire la revanche, je ne m'y épargnerais pas. » Il s'offrait, en attendant, à faire achever une belle cheminée que Farnèse destinait au connétable de Montmorency. Ce billet a-t-il été dicté à notre Joachim ? Il serait facile de s'en assurer, en vérifiant l'écriture aux Archives de Naples. En tout cas, le poète venait d'arriver avec son cardinal dans cette maison magnifique, quoique inachevée, où il prit d'abord contact avec la vie romaine :

Nouveau venu qui cherche Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'aperçois...

Joachim vit donc poursuivre sous ses yeux les travaux de l'immense demeure ; il dut connaître les idées des architectes, les projets des décorateurs ; il rencontra certainement Michel-Ange, qu'il nomme dans les *Regrets* et à qui un jour il comparera Ronsard. Quelle signification prennent des vers des *Antiquités*, quand on peut les croire inspirés par l'une des plus grandes constructions dont se bâtissait la ville de la Renaissance :

Toy qui de Rome esmerveillé contemples
L'antique orgueil qui menassoit les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,
Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puisqu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragmens encor servent d'exemples.
Regarde après, comme de jour en jour
Rome fouillant son antique séjour
Se rebastit de tant d'œuvres divines :
Tu jugeras que le dœmon Romain
S'efforce encor d'une fatale main
Ressusciter ces poudreuses ruines.

Et quel profil d'architecture michelangelesque nous apparaîtra, quand nous redirons le sonnet d'Ulysse :

Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux
Que des palais Romains le front audacieux...

Les quatre longues années d'exil, qui furent sur la fin si attristées, ont débuté au Palais Farnèse, où il nous sera cher de l'évoquer. Puisque l'Angevin méditatif et observateur, qui a goûté les deux Rome et tant médit de la nouvelle, a connu ici les premiers enthousiasmes, avec les premières désillusions, c'est bien lui désormais que plusieurs d'entre nous auront pour compagnon élu parmi les ombres.

Ne souhaiterait-on pas davantage ? Le jour où le comte Primoli gravera sur son palais aimé des Muses, en face de l'*Albergo dell' Orso,* le souvenir du voisinage de Montaigne, il plairait de lire en même temps une autre inscription sous le portique de la maison de France. On pourrait la rêver ainsi :

DANS CE PALAIS
JOACHIM DU BELLAY
HOTE DU CARDINAL ALEXANDRE FARNÈSE
A COMMENCÉ LES ANTIQUITÉS DE ROME
ET LES REGRETS
POUR L'HONNEUR DES LETTRES FRANÇAISES.

L'ARRIVÉE DE MONTAIGNE

Déjà le voyageur enchantait ses regards,
De l'étonnant aspect de tant de murs antiques
Quand s'arrête le trot de ses mules rustiques
Sous la Porte du Peuple et les sacrés remparts.

Aux cris des voiturins, au grincement des chars,
Des gardes nonchalants, postés sous les portiques
Afin de confisquer les écrits hérétiques,
Fouillent selon l'usage en ses coffres épars.

L'étranger dit alors le dessein qui l'amène :
— Il vient, très humble fils de l'Église Romaine,
Soumettre à la censure un ouvrage français. —

Et le bon douanier, ne sachant que résoudre,
Comme fait un enfant qui joue avec la poudre,
Soupèse dans ses mains le livre des Essais.

LA MESSE DU PAPE MARCEL

Dans son chant allégé par les voix enfantines
Palestrina fait dire à l'office romain
La gloire et les vertus d'un Pape très humain,
Orgueil du siècle docte et des lettres latines.

Depuis que, sous les yeux des Sibylles Sixtines,
La Musique et la Mort ont uni leur chemin,
Elles guident au ciel en se donnant la main
Le vol mystérieux des notes argentines.

Le renom de celui qui fut en son vivant
Le bienfaisant pasteur et l'orateur savant,
L'ange des sons sacrés le garde sous son aile ;

Sa mémoire appartient à l'art universel ;
Et Rome, lui prêtant sa parole éternelle,
Chante à jamais l'honneur du Pontife Marcel.

LA COUPOLE

Par un suprême effort, sentant la mort venir,
Michel-Ange s'est fait porter au Janicule,
Pour regarder encore aux feux du crépuscule
Le temple inachevé qu'il lègue à l'avenir.

Bientôt, sur les piliers qui vont le soutenir,
Colosse mis debout par un nouvel Hercule,
Le dôme montera que son rêve calcule
Et que ses yeux vivants ne verront pas finir.

L'œuvre si fortement conçue aux ans débiles
Dépasse en majesté Moïse, les Sibylles,
Tout ce monde idéal que modela sa main ;

Et l'espoir glorieux l'exalte et le console,
Lorsqu'il marque du doigt sur l'horizon romain
La place où doit régner l'immortelle Coupole.



UNE JEUNESSE D'AUTREFOIS

Les Français qui vivaient à Rome vers 1882, diplomates attachés à nos deux ambassades, pensionnaires de la Villa Médicis, membres de l'École française, simples voyageurs retenus par les charmes alors si vifs de la société, ont gardé longue mémoire de Maurice Faucon. C'était un beau jeune homme, au teint mat, au visage expressif et mobile, d'un type assez accentué pour que la régularité de ses traits ne parût pas trop parfaite, et qui aussitôt se fit place dans notre petite colonie intellectuelle, reformée et renouvelée à chaque saison. Cet Auver-

gnat élégant, épris d'art et d'histoire, envoyé au Palais Farnèse par l'École des Chartes pour s'associer à la publication des registres de Boniface VIII, avait déjà, les années précédentes, parcouru les Marches et l'Ombrie, commencé des recherches en Lombardie sur Valentine de Milan, formé des amitiés à Venise, orienté sa pensée dans le monde nouveau qui s'ouvrait à lui.

Nos missionnaires à Rome arrivent trop souvent mal préparés et perdent des mois nombreux à recueillir cette initiation, qui seule rendra fécond leur séjour. Maurice Faucon apportait une information déjà sûre, avec un enthousiasme de qualité lyrique rare chez les explorateurs d'archives : « Que cette Italie est donc belle ! écrivait-il à son premier voyage. Je reste dans la contemplation de l'œuvre de Dieu, des chefs-d'œuvre des hommes, éclairés ici plus qu'ailleurs d'un reflet divin. » En y venant vivre, il réalisait le rêve de sa jeunesse ; il se promettait d'acquérir, par un long labeur plein de joies, « l'intimité étroite avec cette Italie qui ne livre point le secret de toutes ses beautés au visiteur, mais se le laisse arracher par ses enfants adoptifs », et nul effort ne lui semblait trop pénible pour y atteindre. Homme d'étude avant tout, ayant su s'imposer les disciplines les plus rigoureuses de notre temps, ne faisant pas de l'érudition un but, mais n'en dédaignant aucune ressource, Faucon apparaissait sur ce premier champ de lutte mieux armé que la plupart d'entre nous et prêt pour vaincre.

Il fut accueilli dans les milieux romains avec la bienveillance qu'appelaient la grâce de son esprit et l'ouverture naïve de son cœur à toutes les formes de la beauté. Rome, qui fête la célébrité et lui tresse par tradition les plus nobles couronnes, sait aussi enchanter le débutant qui vient à elle. Elle donne aux aspirations confuses l'objet le plus haut et ménage à chacun de ses amoureux l'utilisation la plus sûre des jeunes forces de sa vie. Faucon aima trop bien Rome pour n'y pas être aimé, et les deux hivers qu'il y vécut furent les moments les meilleurs de cette carrière si tôt brisée.

Au second étage du Palais Farnèse, très fier de sa fonction directoriale et de voir au premier se succéder les ambassadeurs éphémères, régnait Auguste Geffroy, universitaire courtois et disert, passionnément préoccupé d'accroître le lustre de sa chère école. Faucon fut l'ornement de ce salon lettré. Mais que de soucis causait à son chef le séduisant chartiste ! C'était tantôt un mémoire en retard, tantôt une fugue en Sicile, et toujours l'écho de succès mondains, qui semblaient une menace pour le travail. L'excellent Geffroy s'inquiétait à tort ; le mémoire, par un prodige de facilité et un effort de quelques nuits, s'achevait toujours à temps ; le voyage improvisé donnait une moisson d'observations et de documents ; et les bals prolongés dans les palais historiques n'enlevaient jamais une heure à la séance d'archives du lendemain.

Rien ne montre mieux le sérieux de l'esprit de Maurice Faucon que la façon dont il se prêta au monde, sans y rien donner du fond de lui-même ni rien sacrifier de ses études. Ses lettres intimes racontent agréablement une audition de la Ristori, une soirée avec Liszt ou un dîner avec Renan ; mais elles sont pleines bien davantage de ses trouvailles de la Vaticane, de ses projets d'articles pour la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* et d'une rêverie d'avenir où le travail tient la première place. Il poursuit ses recherches très neuves sur *Les Arts à la Cour des papes d'Avignon ;* il veut y joindre l'étude du mouvement intellectuel dont le Saint-Siège a été l'initiateur sur les bords du Rhône ; il transcrit les inventaires de la « librairie » avignonaise, dépouille les registres pontificaux, fier de s'attacher à une œuvre haute et payé des plus durs labeurs par les parcelles de vérité qu'ils lui découvrent.

Il sait aussi le prix des heures de Rome et de ses loisirs incomparables : « Je hume Rome par tous les pores. Hier, étant allé à la Villa Médicis rendre visite à M. Cabat, j'ai été conduit par un des pensionnaires dans toutes les retraites de cette colline enchantée. Et aujourd'hui que le Vatican est clos, j'ai vu les Sibylles de Raphaël à Santa-Maria della Pace, Sant' Agostino, Santa Maria dell' Anima, et cette après-midi je suis demeuré une heure sur une chaise, dans un coin obscur d'église, à écouter l'orgue et le chant lointain des vêpres derrière l'autel. »

L'idée catholique guidait ses méditations ; l'antiquité

cependant lui dictait sur le Janicule des vers à demi stoïciens, qu'il envoyait à Frédéric Plessis, le plus romain de nos poètes et qui jamais n'a vu Rome :

Plus d'un poète en peine a contemplé ta face,
Plus d'un cœur devant toi s'est senti rafraîchi,
O Sabine ! depuis les tristesses d'Horace....
Et depuis que Properce aux échos répétait
La beauté de Cynthie à ses désirs sévère
Et des serments d'un jour que la brise emportait.

Cependant les yeux de l'artiste s'intéressaient à tous les aspects de la ville, à l'observation pittoresque des petits métiers comme aux grands spectacles religieux de la Sixtine. Il a raconté, parmi d'autres souvenirs, une visite aux Catacombes de Saint-Calixte sous la conduite du commandeur De Rossi. On croit entendre la voix de l'admirable maître, si bienveillant, si simple, qui, tout dévoué à l'œuvre de sa vie, n'hésitait jamais à quitter son cabinet de l'Ara Celi, pour exposer lui-même en public, sur le champ de fouille, les résultats de ses découvertes ; on revoit l'aspect bigarré de ces réunions mi-savantes, mi-mondaines, où De Rossi répondait obligeamment aux questionneurs de toute nation, où des vocations sincères s'éveillaient, tandis que les profanes y venaient prendre, avec de vagues notions d'archéologie chrétienne, un respect toujours salutaire de la science.

Personne n'a mieux goûté que Maurice Faucon le détail de la vie romaine. Il écrira de France à l'ami qui lui suc-

cède au Palais Farnèse : « N'est-ce pas qu'on se trouve à l'aise dans ce milieu restreint, mais affectueux et élevé, suffisant pour exciter l'esprit sans le disperser et le dérouter ? Plus tu vieilliras à Rome, plus tu y goûteras cette simplicité, cette bonhomie romaine, que les divisions politiques et les ambitions prétentieuses de la démocratie pourront altérer, mais ne pourront de sitôt faire disparaître. Et laisse-moi te recommander, avec une expérience de plusieurs années, — si tu veux prendre de la Ville, à côté de ce qu'elle a de sublime, tout ce qu'elle contient d'intéressant, de pittoresque, d'ingénieux et d'ingénu, de naïf et de raffiné, — de pénétrer le plus possible dans le peuple et le *mezzo ceto,* dans ce qui est resté romain. La société est aujourd'hui la même partout, à Rome comme à Paris, à Vienne comme à Milan, et il faut gratter bien fort l'épais vernis qui la recouvre pour y découvrir quelque chose d'original ; tu vivras avec ces gens-là toute ta vie ; mais les petits cafés et les *osterie,* les *fruttaiuoli* du *Campo dei Fiori* et les vendeurs de complaintes, les spirituels *romaneschi* de la via Sistina et les *contadine* agenouillées devant la Madone de Saint-Augustin, voilà ce que tu perdras en même temps que le Colisée et le Vatican, et leur intimité est si désirable ! »

Le talent de l'écrivain s'affirmait ; il ébauchait un roman sur Rome, et de plus en plus se sentait attiré vers cette forme de l'histoire de l'art, qui ne sépare pas de l'étude critique des œuvres le sentiment qu'elles interprètent.

Charles Blanc, qui l'aimait comme un fils et le prenait pour guide pendant un voyage en Italie, lui promettait, au retour de Rome, la suppléance de son cours d'esthétique au Collège de France. Il semblait, parmi ses jeunes contemporains, un des plus sûrs de laisser un nom.

Un grave accident de santé arracha Faucon à ses travaux, à ses espérances, et fit de lui le valétudinaire errant des villes thermales et des plages secourables. Il lutta de longues années contre la souffrance physique et le découragement. Il put encore imprimer sa *Librairie des papes d'Avignon* et transmettre ses copies au confrère qui devait terminer le *Boniface VIII*. Il donna aussi un recueil de poèmes : *Italie, La Route étroite* (1880-1887), où Coppée mit une préface. Mais ce noble livre est comme un terme bicéphale posé aux confins de sa double vie : l'une des faces regarde la contrée souriante qu'il a quittée pour toujours, l'autre annonce les chemins ténébreux où la douleur le mène. Ces derniers gages donnés à l'érudition et aux lettres, Faucon s'ensevelit dans la retraite, à Cannes ou en Auvergne, et ne laissa plus parler de lui. Ses confrères de Paris et de Rome demandaient parfois de ses nouvelles, car il était de ceux qu'on n'oublie pas ; mais elles se trouvaient rares, incomplètes et décourageantes.

Ses lettres et écrits posthumes publiés par deux amis, — Michel Salomon, Raymond Saleilles, morts aujourd'hui —, ont livré le mystère d'une existence volontairement cachée. Cette nature ardente, trempée longtemps par

l'épreuve, avait subi une crise profonde qui la transforma tout entière. L'idée religieuse, qui n'en avait jusqu'alors habité que les surfaces, en prit une pleine possession. L'intellectuel renonça aux raisons de sa vie pour se faire l'âme d'un tertiaire franciscain. Quand ses forces lui furent en partie rendues, il ne songea à les employer qu'à des œuvres de charité toujours très humbles. Il retrouva la ferveur de Pascal, issu comme lui de ce terroir du Livradois fertile en mystiques.

A contempler les sommets où la perfection morale le haussa et les actes bienfaisants qu'il y accomplit, on se demande si sa destinée fut aussi manquée que le pensèrent ses amis. Aurait-elle été plus belle, décorée des succès du monde qui récompensent nos petites gloires ? Ceux qui crurent à un désastre de sa carrière, et y compatirent, se rassurent en lisant des pages où se révèlent les secrets très purs d'une vie douloureuse, mais pacifiée.

PROMENADE DANS ROME

Tièdes soleils, langueurs des printemps d'Italie!
C'est vers vos souvenirs que le cœur se replie,
Doux mois qui remplissiez notre jeune chemin
Des parfums d'oranger flottant dans l'air romain....

En ces jours clairs, le pied alerte et l'esprit libre,
En face du ghetto nous traversions le Tibre;
Sur la route une église antique au nom latin
Arrêtait notre marche au pied du Palatin;
Entre le vieux forum et les jardins Farnèse
Le pavé des consuls nous conduisait à l'aise
Au Cirque tapissé de mousses et de fleurs;
Nous lisions sur les arcs l'orgueil des Empereurs;
Puis, prenant le sentier qui suit ses tortes lignes
A travers les débris, les villas et les vignes,
Nous allions nous asseoir aux marches du Latran.

Nulle part l'horizon de Rome n'est plus grand ;
Nul obstacle n'arrête et nul bruit n'accompagne
Le vent de solitude épars sur la Campagne ;
La plaine triomphale aux vallons ondulés
Sème d'illustres noms les sites désolés,
Et dans les champs sans fin, que des tombeaux dominent,
Les arches d'aqueducs vers les monts s'acheminent.

Mes fils, mes jeunes fils, quand vous viendrez ici,
Demeurez-y longtemps et méditez aussi ;
En cet auguste lieu qu'un tel passé décore,
Les murs d'Aurélien seront debout encore
Et, pour le cœur ému qui l'interrogera,
Comme elle nous parlait Rome encor parlera.



CLAUDE LORRAIN PEINTRE DE ROME

A MES AUDITEURS
DE L'UNIVERSITÉ DE ROME.
MAI-JUIN MCMXVIII.

Rome a tout offert à Claude Lorrain, l'enseignement et l'inspiration. Le petit paysan de la Moselle est venu en Italie presque illettré, ne sachant rien de l'art de peindre auquel il rêvait de se consacrer; il a connu Rome encore adolescent, puis s'y est fixé dans sa vingt-cinquième année pour y poursuivre toute sa carrière. Il y trouva autre chose que ce que les artistes du monde

entier y venaient chercher. Apprenti chez Tassi, il fut employé près de Viterbe, vers 1625, avec une équipe de décorateurs français, aux ouvrages de la villa Lante. Tandis qu'il vivait de ces travaux presque manuels, le noble pays lui révélait sa vocation. L'harmonie des horizons et des monuments, et surtout une lumière enivrante pour des regards du Nord, voilà ce que Claude a aimé d'une tendresse profonde et ce qu'il a, toute sa vie, essayé de rendre.

A la même heure de l'histoire, Rome instruisait aussi Nicolas Poussin. Les deux maîtres furent amis ; Charles Le Brun, Pierre Mignard les y connurent, et toute la peinture de France vint grandir dans ce berceau. Claude et Poussin se nourrirent de la substance romaine, sans altérer les qualités qu'ils tenaient de leur race. Ils les fortifièrent au contraire par les pures disciplines du génie latin. Quant à leurs paysages, plus sensibles chez l'un, plus intellectuels chez l'autre, ils s'inspirent de la même nature et du même ciel. Mais Claude est le plus voisin des paysagistes modernes, pour avoir appuyé plus constamment son art sur la réalité et transporté directement dans son œuvre les images qui l'enchantèrent.

Les amateurs d'autrefois ont préféré ses marines, où l'on voit, sur des rivages bordés de palais, étinceler un golfe plein de soleil et se balancer des galères à l'ancre dans la féerie du ciel. Il a peint, je crois, avec plus d'amour ses paysages de terre, dus presque tous à la Campagne romaine. On peut négliger le sujet mythologique ou religieux qui

sert à désigner la toile ; qu'il s'agisse de l'*Adoration du Veau d'or,* de la *Fuite en Égypte,* ou du *Jugement de Pâris*, ces petites figures, qu'il n'aimait pas à peindre lui-même, ne font à peu près rien de son vrai tableau. Celui-ci n'est jamais qu'une interprétation de la nature, avec les grandes masses d'ombre des édifices et des feuillages, la fuite de la perspective, les dégradations de la lumière et la vibration de l'atmosphère. Il laisse à d'autres l'humanité et l'histoire; il ne veut être que le miroir de la terre qui l'a charmé.

Il suffit d'avoir parcouru l'*Agro Romano* pour reconnaître d'où viennent à de telles œuvres leurs éléments pittoresques. C'est la plaine immense, semée de fermes et de châteaux-forts, où les dépressions du terrain disparaissent dans un ensemble d'ondulations se prolongeant jusqu'à la mer; c'est le *flavus Tiberis*, reflétant les arches de ses ponts et les moulins de sa rive, qui semble descendre avec lenteur des montagnes découpées sur l'horizon; c'est le bord d'une rivière entourée d'épais ombrages, où glisse mystérieusement la barque solitaire, tandis que d'un massif de chênes verts émerge l'architrave d'un temple abandonné ; c'est le marécage que traversent en troupeau des bufles à demi sauvages, avec leur pâtre enveloppé dans son manteau.

Comment s'est-on mépris sur la vérité de ces peintures? Ugo Fleres, regrettant que la *Campagna* n'ait pas été assez étudiée par les anciens artistes, explique leur abstention par la peur de la fièvre et se permet d'ajouter : « Nicola Poussin e Claudio di Lorena non osaron spingersi troppo

oltre fuori Porta del Popolo, ove abitavano e dipingevano. » Nous pouvons défendre les nôtres, victimes assurément d'une grave erreur.

Pour Claude surtout, les témoignages contemporains, les seuls à écouter sur une biographie aussi obscure que la sienne, sont d'accord pour attester sa méthode de travail d'après la nature et ses pérégrinations continuelles autour de Rome. Le fidèle compagnon de sa jeunesse, le peintre Joachim de Sandrart, contant leur première rencontre aux cascatelles de Tivoli *(apud cataractas illas nobiles)*, assure que son ami le paysagiste dépensa de longues années à d'opiniâtres études de plein air, faites chaque jour en parcourant la campagne du matin au soir, et en notant d'un pinceau rapide les effets de la lumière aux diverses heures de la journée : *Ad intimiora naturae adyta penetraturus, ante diluculum iam in ipsam usque noctem in campis haerebat, ut Aurorae status varios Solisque ortam et occasum, una cum horis vespertinis, iuxta verum naturae exemplum depingere disceret ; cumque modo huc modo illuc in campo bene considerasset, eodem colore statim pigmenta sua distemperabat, domumque cum iis recurrens, operi illa proposito multo maiori applicabat veritate quam ullus ante eum fecerat alius ; quo difficillimo et molestissimo discendi genere multos insumebat annos, quotidie in campum excurrens, viamque tam longam citra taedium regressus.* Ce latin de Nuremberg a de justes expressions, qui pourraient s'appliquer à plus d'une peinture moderne ; il nous révèle de façon assez émouvante par quels tâtonnements un grand

artiste sut prendre une nouvelle possession de la nature.

Voici encore nos deux peintres côte à côte travaillant, et contemplant l'un et l'autre le spectacle du monde, mais avec de bien diverses pensées : *Quemadmodum ego rupes saltem exquirebam singulares, stipites arborum extantiores, comas magis frondosas, cataractas undarum, aedificia et ruinas maiores et pro complementa picturarum historicarum magis nihi idoneas; ita ex adverso ille minori saltem pingebat forma, quaeque post secundum longius distarent fundum, et versus horizontem diminuerentur, coelumque versus vergerent, inque his mirus re vera dici poterat artifex.* Telles furent, en effet, les recherches de perspective aérienne auxquelles se livra Claude et qui sont l'âme de ses paysages *(tabulae topographicae)* : il s'appliqua surtout « aux objets au delà du second plan qui diminuent vers l'horizon et se perdent dans le ciel ». Cette grande nouveauté n'échappait point au confrère allemand. Lui-même étudiait les arbres, les eaux et les fabriques, mais en vue de la peinture d'histoire, comme faisait notre Poussin. La nature s'y laissait vaincre aisément ; Claude, infiniment plus audacieux, luttait avec la lumière des grands espaces.

Il y a, dans cette œuvre de poète, une part de renseignements topographiques qu'on a négligés. J'ai voulu suivre l'artiste à travers Rome et noter les motifs pittoresques qu'il y a choisis. Il utilise naturellement l'Amphithéâtre Flavien et les édifices du Forum romain, tels qu'on les voit de son temps ; mais il s'en sert avec une singulière

liberté. Si l'on accepte que le Colisée soit groupé avec le temple de Castor et Pollux et celui de la « Concorde » dans la première composition du *Liber veritatis*, on s'étonne de le voir se dresser sur le rivage d'un port de mer ou figurer avec l'Arc de Constantin, au milieu d'un paysage qui représente un profond torrent de l'*Agro* traversé à la nage par un troupeau. La scène évangélique du *Noli me tangere* est placée à Jérusalem, auprès de murailles fort semblables à celles de l'empereur Aurélien ; et l'on voit, au musée de Naples, le Panthéon d'Agrippa se mirer dans le lac où la nymphe Egérie pleure la mort de Numa.

Certaines ruines considérables, mais presque informes sous le revêtement des ronces et dans l'écroulement de leurs débris, n'ont jamais attiré notre Claude. Son goût s'attachait à des édifices d'un aspect architectural plus complet. Le petit temple rond des bord du Tibre, qu'on croyait celui de Vesta, se retrouve en plusieurs tableaux, ainsi que celui de Tivoli. Les palais du Capitole sont souvent transportés au bord de la mer, comme on le voit dans le *Port au soleil couchant* du Louvre, où le Palais sénatorial se reconnait à son campanile. La villa Médicis apparaît, avec un arrangement surélevé, au milieu des constructions du *Port marchand* des Uffizi. Claude a parcouru le Célius et le Palatin ; du couvent de Saint-Bonaventure, il a dessiné l'abside de l'église des Saints-Jean-et-Paul, avec les arches au dessus du chemin de Saint-Etienne-le-Rond. De la villa Pamfili, qu'il appelle « la Vigne du Papa Innocent », il a noté la vue toujours

fameuse de la coupole de Saint-Pierre. L'élégant casino de la villa, qui venait d'être élevé par l'Algarde, a pris place dans plusieurs de ses marines. D'autres villas ont eu sa visite, bien que les jardins composés l'aient moins retenu que la nature agreste. Il a étudié un petit casino parmi des pins chez le cardinal Albani, un bouquet d'arbres « à Vigne Madama ». Ce sont les promenades classiques aux portes de la ville, que tous les paysagistes feront après lui.

Aux tableaux et dessins qui nous renseignent s'ajoute la célèbre étude du Forum romain. Elle est conservée sous trois formes : la peinture du Louvre commandée par M. de Béthune, ambassadeur de France, le dessin du *Liber veritatis* et l'eau-forte de 1636. L'intérêt topographique en est considérable, Claude ayant représenté avec exactitude le Forum tel qu'il existait alors.

Il amène au premier plan quelques gentilshommes, auxquels un guide donne des explications, et il a peint son tableau du point où il les suppose placés, un peu en arrière de l'Arc de Septime-Sévère, au dessus duquel on aperçoit la *Torre dei Conti,* et au pied du temple de Saturne, qu'on nommait de son temps le temple de la Concorde. Les parties basses de ces monuments sont enterrées. Sur la place semée de débris, on voit un buffle poursuivi par des chiens et un troupeau au delà d'une fontaine, qui justifie le nom traditionnel du *Campo Vaccino.* Il est facile d'en reconnaître les édifices : à droite, l'église de Saint-Laurent « in Miranda », avec les colonnes du temple d'Antonin et

Faustine, dominées par une arche de la basilique de Constantin, dite alors temple de la Paix ; puis une autre colonnade, celle du temple de Romulus, en avant des Saints-Cosme-et-Damien, et enfin la façade et le campanile de Sainte-Françoise-Romaine, derrière lesquels se découpe la haute masse du Colisée. Cette dernière église se joint à l'Arc de Titus par le bâtiment du couvent, de nos jours détruit ; de là part la muraille des jardins Farnèse, coupée par la porte monumentale qu'on franchissait encore dans notre jeunesse. Ces jardins couvrant le Palatin s'étagent derrière les trois colonnes de Castor et Pollux, dont les bases restent engagées dans le sol, comme les verront au siècle suivant Piranèse et Hubert Robert.

Les excursions de Claude hors de Rome sont attestées par l'ensemble de ses dessins et par de nombreux détails de ses peintures. J'ai essayé de reconstituer ses itinéraires et de retrouver ses points de vue favoris. Que de fois le profil dentelé du Soracte se reconnaît dans ses horizons ! Ces lignes viennent naturellement sous son pinceau, tant elles ont rempli ses yeux et sa mémoire. Il a noté les divers aspects de la montagne dominatrice, qui règne sur la campagne du nord, et s'en est approché assez près en remontant le cours du Tibre ou la Voie Flaminienne. D'autres routes lui ont été familières. N'est-ce point la silhouette guerrière du château de Bracciano que montre une vigoureuse sépia du Louvre ? La belle vue de la chaîne du Soracte du haut des tours des Orsini et le grand lac qui

s'étend à leurs pieds doivent avoir inspiré les larges espaces d'eau que Claude aime à étaler parmi les montagnes. Son dessin du prétendu tombeau de Néron témoigne de son passage sur la Voie Cassienne : *Veduta de la Sepultura di Nerone sopra la strada di Storta, per il viage de Fiorence. Clodio Gelée. Roma.* Toute cette région grandiose et désolée a été explorée par lui. Il a fait séjour, en 1662, aux environs d'Isola Farnese, dans une *tenuta* de la famille Crescenzi ; il a étudié les bords de la rivière de Valchetta, avec le terrain découpé en falaises, les hauteurs boisées ou portant une habitation, et presque toujours un horizon montagneux. Le pays lui était connu dès sa première jeunesse, alors qu'il se rendait à Viterbe, pour travailler à Bagnara chez le cardinal Montalto, maître de la villa Lante.

Ses plus fréquentes études ont été faites sur les bords du Tibre, aux environs du Ponte Molle, qu'il pouvait atteindre par une courte marche en venant de sa maison de l'Arco de' Greci (via Babuino) par la porte du Peuple. C'était aussi la direction principale des promenades de Poussin. On pense à l'un et à l'autre, en admirant les collines fortement décrites, qui dominent l'*Aqua Acetosa* dans un beau lavis récemment entré au Louvre. Mais Claude a suivi le cours de l'Anio aussi souvent que le cours du Tibre. Il a aimé le décor crénelé du Ponte Nomentano. Sur la route de Frascati, comme sur celle de Tivoli, il a fait halte bien souvent pour préparer le godet de bistre ou de sépia, séduit par un bord de rivière ou par

une des nombreuses buttes de la campagne, que couronnent encore aujourd'hui la tour de défense et la ferme fortifiée.

L'antique Tibur, où le retenaient tant de curiosités pittoresques, a reçu sa visite mainte fois. Un de ses grands lavis montre le château bâti par Pie II, avec le ravin encaissé qu'il domine. Il utilisait en peinture cette vigoureuse silhouette, comme il faisait des colonnes du « Temple de la Sibylle ». L'ensemble des ruines tiburtines apparaît dans le *Combat de Jacob avec l'Ange*. Mais Tivoli ne fut souvent qu'une étape de l'excursion dans les monts de la Sabine. Sandrart atteste les séjours de son ami dans la haute vallée de l'Anio, pleine de sites admirables ; il raconte qu'ils allaient travailler ensemble jusqu'à Subiaco, dans la solitude de saint Benoît, et y faisaient des esquisses en couleurs : *Hinc ansa nobis enascebatur, ut (loco delineationum vel adumbrationum factarum creta nigra atque penicillo) in campis apricis Tiburtinis, iisque locis, quae iam Frescada, Subiaca, al S. Benedetto dicuntur, et alibi, in charta debite fundata vel tela coloribus ad vivum plene depingeremus, montes, antra, valles atque deserta, horrendos Tyberis lapsus, templum Sibyllae et similia.* Ce précieux texte fait de Claude, en ces parages, le prédécesseur d'une illustre lignée de nos peintres.

Il aime les monts Albains et leurs sommets arrondis, et il y est allé étudier les immenses étendues qui se déroulent jusqu'à la mer : « Il préférait, dit Sandrart, les points d'où l'on voit se déployer les ondulations infinies de la

plaine. » Ces larges vues plongeantes et panoramiques, qu'il a le premier recherchées, c'est sans doute de Castelgandolfo ou de l'Ariccia qu'il les a peintes. Il y séjournait vers 1639, pour prendre celle du lac d'Albano, à Castelgandolfo, que lui avait commandée le pape Urbain VIII, et un de ses dessins de Haarlem porte l'inscription : *Claudio fecit. Nemi, fatto sopra il lac.* Il a fréquenté la Voie des grands tombeaux ; une de ses belles études est faite d'après celui de Cecilia Metella, désigné sous son nom populaire : *Claudio fecit. Capo di Buove.* Le pavé du censeur Appius l'a mené dans la région Pontine. Il faudrait rechercher dans quelle mesure les monts Lepini et la falaise de Norma ont pu l'inspirer. Les rochers de Terracine et le mont Circeo se voient en quelques tableaux. Je crois qu'il a dû explorer l'embouchure du Tibre et la côte qui remonte vers le nord, jusqu'à Cività-Vecchia. Aucune partie de la grande campagne romaine ne paraît avoir échappé à ses investigations.

Claude l'a interprétée si pleinement qu'on n'est point surpris de le voir goûté fraternellement par l'écrivain qui a « découvert », à son tour, la *Campagna* pour la poésie. Chateaubriand tient à nommer ce devancier dans la lettre à Fontanes, qu'illustreraient si exactement ses tableaux. Plus tard, les *Mémoires d'outre-tombe* portent témoignage d'une double admiration : « Nous avons quelques lettres des grands paysagistes ; Poussin et Claude Lorrain ne disent pas un mot de la campagne romaine ; mais, si leur

plume se tait, leur pinceau parle ; l'*Agro Romano* était une source mystérieuse de beautés, dans laquelle ils puisaient, en la cachant par une sorte d'avarice de génie, et comme par la crainte que le vulgaire ne la profanât. Chose singulière, ce sont des yeux français qui ont vu le mieux la lumière de l'Italie. » La phrase de la lettre de 1804 montre que l'écrivain a déjà pénétré le secret du peintre : « Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? Eh bien, c'est la lumière de Rome. » Un autre grand réaliste, notre Corot, retrouvera pour la rendre le regard fidèle de Claude et la candeur de son âme.

LE LAC DE NÉMI

· SPECVLVM DIANAE ·

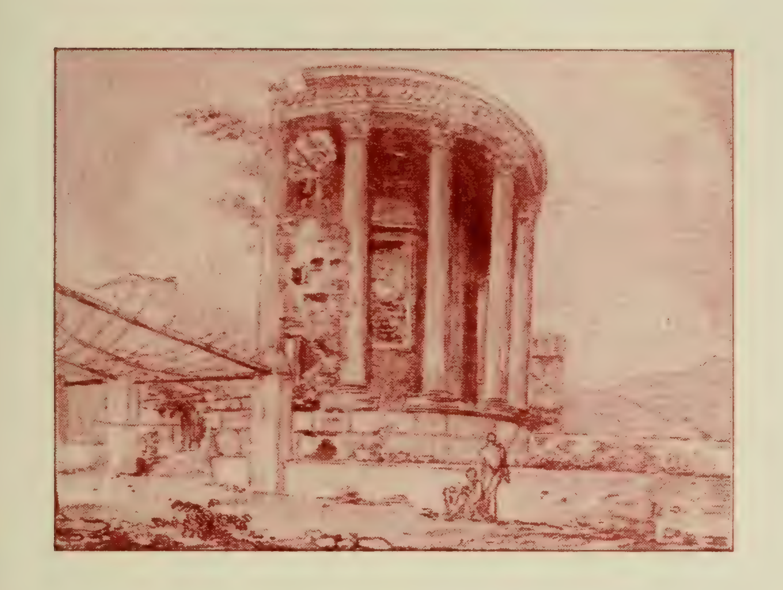
Par les monts pleins d'histoire où gisent les débris
D'Albe, agreste berceau des fondateurs de ville,
Nous allions tout le jour en récitant Virgile
Et nos pas s'égaraient dans les genêts fleuris.

Sur la terre des dieux cherchant la trace humaine,
Au désert de la plaine, au silence des bois
Nous aimions rappeler, dans l'écho d'autrefois,
Les premiers rois courbés sous la force romaine.

Nous eûmes pour abri ta colline, ô Némi!
Quand le soir descendit sur la route indécise,
Et tu berças encor nos songes; nulle brise
Ne ridait à nos pieds ton beau lac endormi.

Le jour mourait, les voix se taisaient une à une ;
L'ombre restait légère au flanc des monts latins ;
Un mystère naissait sous les taillis lointains ;
Le flot semblait attendre et désirer la lune.

Soudain, elle apparut au front du ciel changeant,
Dans le feuillage obscur dressa de blancs portiques,
Et nous vîmes Diane, ainsi qu'aux nuits antiques,
Le visage penché sur son miroir d'argent.



LA PEINTURE DE RUINES AU XVIIIᵉ SIÈCLE

Il est dans l'art des genres considérables qui se démodent, que les artistes cessent de pratiquer et que nul public ne demande plus. Le paysage antique compris à la façon de Poussin a connu de nos jours un commencement de renaissance ; mais quel peintre consentirait aujourd'hui à se spécialiser dans la « ruine » ? Elle fut cependant florissante chez nous, comme variété de la peinture d'architecture. Tel maître, en se faisant agréer à l'Académie royale, acceptait la désignation de « peintre

de ruines », à l'époque où les artistes avaient l'usage de se définir et de fixer par avance les limites de son labeur. Le dix-huitième siècle vit l'apogée du genre ; d'abord régna l'Italie avec Panini, plus tard la France avec Hubert Robert, et leurs imitateurs furent innombrables.

Les curiosités rétrospectives qui guident nos collectionneurs suivent des chemins tout différents de celles des amateurs d'art contemporain. Les paysages de Robert, et spécialement ceux où la ruine abonde, sont redevenus à la mode depuis quelques années, et nous avons vu des engouements que justifie l'intérêt décoratif de ses toiles. Il ne faut pas cependant que la charmante anecdote et les agréments pittoresques de ce peintre nous rendent injustes pour les fortes et véridiques compositions de Joseph Vernet, qui eut en outre le mérite de le précéder et de l'instruire. Accordons-leur à tous deux de se rattacher à la tradition magnifique de Claude.

C'est grand honneur pour des artistes que de prendre place en telle compagnie. Hubert Robert n'en est pas indigne. Ainsi que le maître lorrain, il a la passion des études en plein air, le sens des larges arrangements pittoresques et le goût de mêler des « fabriques » importantes aux féeries des grands ciels, aux masses contrastées des feuillages et des eaux. De son œuvre, comme de celle de Claude, naît une sorte de poésie qui pénètre l'âme sans la troubler et ouvre à l'imagination l'horizon des longues rêveries. Un trait commun unit encore ces deux caractères : l'Italie les a pos-

sédés profondément et marque toute leur production de son empreinte ; non pas l'Italie des peintres académiques, dont l'imitation s'imposa pendant trois siècles dans la formation des artistes, mais celle de la nature et des monuments, qu'une histoire incomparable semble avoir préparée pour l'éducation morale de l'humanité. Sans Rome, sans l'Italie, ni Claude Lorrain, ni Hubert Robert n'eussent été complètement révélés à eux-mêmes ; ils en ont reçu, autant que la qualité de leur lumière, les formes propres de leur pensée.

Il n'y a pas à pousser plus loin le parallèle. Claude reste en son siècle un isolé et, pour parler de lui, le mot de génie nous vient dans sa plénitude. Il habite une région de l'art où ne s'élèvera jamais le peintre exquis et spirituel qui fut le compagnon de Fragonard. Les mérites d'un Robert seront assez grands, s'il a réveillé des forces endormies dans la sensibilité française, s'il a contribué avec Vernet à restituer à notre école, comme un genre indépendant, la représentation du paysage, et s'il a laissé des œuvres dont la valeur de décoration n'est pas dépassée. Ajoutons qu'il sut tirer de son talent tout le parti possible et faire servir cent fois la même étude. Toute cette architecture ruinée ou non, dont il remplit ses tableaux, il l'a étudiée, pendant ses onze ans de Rome, avec une admirable conscience ; mais tantôt il rend avec une exactitude presque documentaire la physionomie du monument ou du site, telle qu'il l'a fixée pour lui-même dans une des

innombrables études à la sanguine ou à l'aquarelle dont il utilise les richesses ; tantôt il se donne entière licence pour interpréter les croquis recueillis avec tant de fidélité pendant quarante ans ; il les mutile, les transforme, les conjugue, les recompose, et transporte le spectateur dans un pays factice recréé par une imagination souple, joyeuse et toute française.

Ces jeux divers de la pensée d'un bel artiste enchantèrent en France un double public d'amateurs. Avant lui Boucher, en même temps que lui Fragonard, mêlent un peu de ruine à leurs savoureux paysages. Autour d'eux, la phalange des dessinateurs français ose rendre avec esprit les pierres augustes de Rome. Mais Robert seul satisfait pleinement ce goût pour l'antiquité monumentale, qui jamais ne fut plus vif qu'en cette seconde moitié du siècle.

D'où venait tout cet enthousiasme ? Notre grand siècle, pourtant imprégné d'humanisme, n'en avait rien ressenti. C'est que l'humanisme peut se passer d'archéologie, et que les contemporains de Louis XIV restèrent assez étrangers à cette science. Dans la mémorable querelle des Anciens et des Modernes, les tenants des deux partis montrent la même connaissance parfaite de la littérature des Anciens, la même ignorance de leurs monuments. Le dix-huitième siècle dissipe peu à peu ces ombres. Le P. Montfaucon donne, de 1719 à 1724, la première édition de *l'Antiquité expliquée et représentée en figures ;* les traités de Mariette et

de Caylus, sur les pierres gravées et la peinture à l'encaustique, révèlent au public des études à peine soupçonnées. Rome, qui en est le centre et qui les soutient depuis longtemps, voit s'élargir leur domaine. L'exploration d'Herculanum, commencée en 1738, celle de Pompéi dix ans plus tard, remplissent de trésors inattendus la villa royale de Portici, puis le Palais des Études de Naples. L'Europe, devenue attentive à ce monde nouveau qui se découvre dans l'Italie méridionale, délègue ses voyageurs pour la renseigner. Le président de Brosses, Cochin avec la compagnie de M. de Vandières, puis La Condamine, Gougenot, l'abbé Morellet, l'abbé de Saint-Non, Watelet et Marguerite Le Comte, le bon abbé Barthélemy, tels sont les visiteurs notables qui reviennent chez nous informés sur le pays napolitain. Nulle part autant qu'en France ne s'impriment de récits et de descriptions de l'Italie, et lorsque l'Allemagne trace, avec Winckelmann, le premier tableau d'ensemble de l'histoire de l'art, les esprits sont prêts à s'intéresser à l'Antiquité sous toutes ses formes et les artistes à s'en inspirer.

Une pareille préparation du goût public facilitera, forcera même le succès des peintres archéologues, et la sensibilité romantique qui s'annonce contribuera pour sa part au développement de la « peinture de ruines ». Quand Hubert Robert rentre en France en 1765, tout concourt à le pousser dans sa route. L'opinion lui demande des satisfactions tout à fait précises. Elles jaillissent avec une abon-

dance inépuisable de ce talent parisien, nourri par tant d'années de vie romaine. On y goûte la sincérité de l'étude, l'exactitude solide du morceau d'architecture, du motif sculpté, du monument réel ou imaginé que construit le preste pinceau. Un seul peintre, Panini, le propre initiateur de Robert en Italie, avait montré déjà ces qualités de science et d'habileté, et le succès lui était venu par les mêmes voies. Rappelons aussi que les visiteurs de Rome, qui rapportaient dans leurs cartons les planches de Piranèse, tenaient aussi à mettre en leur galerie une toile rappelant le beau voyage ; c'était, suivant les fantaisies, une copie de Raphaël ou du Guide, mais le plus souvent la vue du Colisée, de l'Arc de Constantin ou des « Trophées de Marius ». Nos artistes trouvèrent honneur et profit à satisfaire cette clientèle toujours renouvelée et qui ne craignait pas les « répliques ».

Une longue suite de prédécesseurs semblait les avoir préparés. Que de maîtres avant eux avaient senti et cherché à rendre le pittoresque et glorieux délabrement des monuments romains ! Sans remonter jusqu'aux précurseurs de la Renaissance, qui évoquèrent tant de fois sous l'abri d'un temple païen le doux mystère de la Nativité ou lièrent saint Sébastien martyr au fût de marbre cannelé surmonté du chapiteau de Corinthe, ne voyait-on pas la ruine antique faire le principal motif de maint tableau de paysage du seizième siècle et surtout du dix-septième ? Mais les Italiens s'amusaient, sans s'émouvoir, de décors pour eux trop fami-

liers. Les Septentrionaux, au contraire, qui venaient étudier à Rome, étaient frappés par ces constructions majestueuses, souvent sans nom et appropriées tant bien que mal aux usages modernes ; elles évoquaient, pour leurs yeux de barbares, l'image d'un merveilleux passé, qu'ennoblissait encore la lumière de ce pays divin.

Il y a, à l'Ancienne Pinacothèque de Munich, une toile bien significative de Jan-Baptist Weenix. Sous un portique orné à la romaine, dort une belle fille blonde, tenant sur ses genoux un tambourin ; c'est, je pense, la figure idéale de l'Italie, telle qu'elle enchantait les peintres du Nord par le grâce de sa beauté vivante et la splendeur de ses souvenirs. Quel que soit le musée de leur pays que l'on visite, on y trouve toujours, réuni à l'écart, un lot de tableaux oubliés, où des artistes médiocrement doués ont laissé le témoignage d'une curiosité un peu confuse et la trace maladroite d'une sincère émotion. On pourrait dresser la liste de ces Flamands, de ces Allemands, de ces Hollandais obscurs, qui ont fait asseoir sur un pan de mur d'appareil antique un chevrier jouant de la cornemuse, ou groupé une halte de paysans en un Campo-Vaccino de fantaisie, sous des arches triomphales, enfouies à demi dans le gazon. De plus célèbres s'essayent aux mêmes motifs ; mais alors la ruine apparaît comme un élément de grandeur et de mystère. Nul n'égale ici Claude et Poussin ; nul ne rend, avec leur force et leur sobriété, la poésie de l'architrave aux fines

sculptures disjointes sous la mousse ou de la colonne gisant au bord du fleuve dans la campagne abandonnée. On donnerait l'œuvre entière de Panini, et même une part de celle d'Hubert Robert, malgré son étonnante virtuosité, pour une seule page de ce grand style.

AU TOMBEAU DE SHELLEY

Sous l'antique forêt dont se pressent les pins
L'air de Toscane joue avec les vents marins.
        C'est là que tu vins, ô poète,
        Le soir où, las de ta journée,
Pour la dernière fois tu désiras la mer.
        La bonne Méditerranée
        Entr'ouvrit sa vague secrète
Et roula ton beau corps dans un linceul amer.

Et maintenant, au ciel de Rome où tu demeures,
L'être qui ne meurt pas ne veut pas que tu meures.
        Tu renais en de frais jardins
        Où le pin fait le bruit des flots ;
La nature te mêle à ses métamorphoses;
        L'automne nous rend tes sanglots
        Et le printemps tes cris divins...
Ton sang, ô Cœur des cœurs! a coloré ces roses.



LA VILLA D'ESTE

J'ai revu, après un quart de siècle, la Villa d'Este. Alors que Rome se déforme sans cesse et saccage sa beauté de ses propres mains, ces domaines respectés du passé deviennent plus précieux et plus chers. Celui-ci ne subit que les atteintes du temps, qui commencent, il est vrai, à annoncer sa ruine ; et cette splendeur qui se détruit fait, du plus beau des jardins, le plus émouvant. Hâtons-nous d'en jouir encore. Les villas du lac de Côme n'ont pas de végétation plus vivace : celles de la rivière de Gênes ne s'éveillent pas devant un

horizon plus large que cette grave plaine romaine où, tout au fond, scintille la mer. Mais l'histoire ajoute ici à l'émotion du paysage ; et tant de souvenirs peuplent ces allées délaissées, qu'il n'est plus possible au visiteur d'y chercher seulement l'enchantement des yeux ; c'est tout un cortège d'ombres qui l'accompagne et mène sa marche sur des pas illustres.

Les Italiens y évoquent, de préférence, cette brillante cour des cardinaux d'Este, qui a été le rendez-vous des lettrés et des artistes, et l'une des plus somptueuses de la seconde Renaissance. Ils se rappellent les fêtes, les concerts, les banquets, où les dames romaines sont conviées et où se déploie, en cette petite ville de Tivoli, au seuil de montagnes sévères, le faste princier des palais de Ferrare. Ils voient passer, dans les allées recueillies, au bas des jardins propices à la méditation des poètes, Torquato Tasso composant les derniers chants de la *Jérusalem délivrée ;* ils écoutent les antiquaires, les peintres, les humanistes familiers de la maison, discuter sur les fouilles de ces villas tiburtines, qu'on décore des noms de Mécène et d'Horace, et dont les mosaïques, les marbres et les bronzes viennent embellir la villa nouvelle.

Un des passe-temps favoris de cette société est de déchiffrer les inscriptions antiques et d'en expliquer le sens. Pirro Ligorio insinue souvent une inscription fausse, d'une irréprochable latinité ; l'architecte du palais a tant de goût, uni à tant de science, qu'on lui pardonne ces mystifica-

tions de grand lettré. Elles amusent le cardinal Hippolyte et ne causent de dommage à personne, pas même aux érudits d'outre-monts qui les recueillent pieusement dans leurs ouvrages. Tous ces personnages de cour ou d'église sont enflammés pour l'Antiquité d'un amour tel, qu'elle seule inspire tout le décor de la demeure. Les peintures de Taddeo et de Federico Zuccari, aux salons du grand étage, tirent leurs sujets de l'histoire et de la légende romaines ; les stucateurs, pour leurs délicates arabesques, s'inspirent des Thermes de Titus et, dans un coin des jardins, un bâtisseur capricieux, Ligorio sans doute, a dressé pour l'amusement des hôtes une réunion d'édicules, qui reproduisent en miniature le Panthéon, l'Arc de Constantin, le mausolée d'Auguste, celui d'Adrien et d'autres monuments fameux. De petites fontaines jaillissent de tous côtés, dans ce décor puéril, autour de la Louve avec ses nourrissons et d'une figure assise de Rome.

On appelait ce quartier la *Rometta*, « la petite Rome ». La terrasse domine la campagne ; on la choisissait, par les soirs d'été, pour s'entretenir de la Rome d'autrefois. La compagnie prenait le frais, jouissait de l'*aria fina* devant cet horizon magnifique. On dissertait éloquemment d'un passage de Tite-Live, on récitait des distiques et des sonnets, et chacun plaignait les amis restés dans la chaleur étouffante de la ville. Le soleil en descendant vers Ostie faisait étinceler au loin les coupoles, et donnait un relief singulier, au milieu de la plaine, à un vaste amas de

murs antiques à demi ensevelis dans la verdure. C'était la Villa Adriana, d'où sortaient chaque jour des chefs-d'œuvre que nos prélats disputaient au Pape.

Cette merveille des temps impériaux, oubliée depuis tant de siècles au pied de l'antique Tibur, se rétablissait sur la colline en l'honneur de la maison d'Este. Le butin pacifique qui enrichissait le cardinal Hippolyte ou le cardinal Louis, les plus proches voisins de l'empereur munificent, semblait faire d'eux ses héritiers. Ses prodigalités et ses fantaisies renaissaient avec ces princes. La *Rometta*, l'antre de la Sibylle, d'autres bosquets aux noms littéraires étaient des reconstitutions analogues à celles qu'Adrien avaient tentées de Canope d'Egypte et de la vallée de Tempé ; jeux d'époques érudites, où la grande force créatrice est épuisée, où les savants prennent le pas sur les artistes et les tiennent par la main.

J'essayais, ce jour de mars, tandis que la pointe des très vieux cyprès frémissait sous l'aigre vent de la Sabine, de retrouver ce qui reste du décor primitif et d'en pénétrer la pensée. Mais ce jardin plein d'histoire est aussi plein de poésie, et sa grâce bientôt fut la plus forte. L'enchaînement des lignes heureuses, des perspectives étagées, le chant mêlé des eaux et des feuillages invitaient à cueillir l'instant d'Horace. Et je vins à songer fraternellement à ceux de nos Français du dix-huitième siècle qui goûtèrent si parfaitement cette beauté dans un sentiment voisin du nôtre.

Nos amateurs et nos peintres donnèrent alors à la vieille demeure des cardinaux d'Este un renouveau de renommée; ce sont de bons guides pour qui s'entoure dans les lieux célèbres de compagnons informés et choisis.

Le président de Brosses n'a vu que les eaux, qu'il appréciait en connaisseur. Point de ces petits jeux à surprise qui lancent dans les chausses des visiteurs des jets indiscrets et qui inondèrent joyeusement le Bourguignon et ses amis aux villas de Frascati. S'il y a quelques amusettes et des fontaines mesquines en trop grand nombre (« je ne voudrais pas parier pour moins d'un millier »), « les grandes pièces sont d'une admirable beauté ». La saignée faite dans le Teverone, qui coule à un niveau beaucoup plus élevé que les jardins, les a dotés aisément de cascades magnifiques; « la nappe par où pénètre la rivière est une des plus belles qu'il soit possible de trouver, quelque part que ce soit ». Mais toutes les eaux si vantées des jardins d'Italie valent-elles mieux que celles de Versailles? Nullement, assure le président : « Vous voyez qu'il y a ici une quantité de fontaines qui ne sont que de petites minuties. A Versailles, tout est dans le grand, tout porte le caractère de magnificence qui était le caractère de Louis XIV; il n'y de petit que les fables d'Esope dans le Labyrinthe, encore sont-elles beaucoup plus agréablement exécutées que ce que l'on a fait ici. Nous avons ici quelques pièces superbes, telles que la cascade Ludovisi, la haute girande du belvédère Aldobrandini [l'une et

l'autre à Frascati], la nappe de Tivoli ; mais combien ne voit-on pas de ces pièces rassemblées dans les jardins de Versailles ! »

Tel est l'avis de Cochin, qui vient six ans plus tard, en 1750, avec la compagnie de M. de Vandières. Il aime en général l'ingéniosité et le goût des bâtiments d'Italie ; mais ici, dit-il, « toutes ces richesses semblent être détachées les unes des autres et ne forment point de tout ensemble ». Feuilletons sur place les notes de notre Cochin. Il déplore déjà, comme le président de Brosses, que le jardin ait cessé d'être entretenu, et l'on se demande ce qu'il eût dit devant la ruine présente. Les belles fontaines qu'il a remarquées existent encore, mais délabrées. Une lourde décoration de pierre, avec des figures de musiciens, annonçait autrefois des orgues d'eau dont il n'y a plus vestige. Ces jeux hydrauliques, analogues à ceux de la grotte de Téthys à Versailles, étaient l'œuvre d'un Français, Claude Vénard. Le bassin du Dragon n'a plus de forme. La grotte monumentale de la Sibylle disparait sous les arbustes qui l'envahissent, et des centaines de sculptures achèvent de s'effriter le long de l'allée des Fontaines. Elle est bordée de vases en forme de nefs, d'oiseaux, de fleurs de lis : « Le tout est entremêlé de petits bas-reliefs de stuc dont on ne voit presque plus rien ; mais, par ce qui en reste, on peut juger qu'ils étaient de bonne main. » De nos jours, leur destruction est accomplie. C'étaient, d'après les anciennes descriptions, des sujets tirés des *Métamorphoses* d'Ovide, et

aussi des jeux de satyres, de nymphes et de faunins. On les retrouverait, je crois, en ces libres eaux-fortes de Fragonard, où des bas-reliefs à demi brisés s'encadrent d'un fouillis de capricieuse verdure, scènes d'une invention exquise et d'une vie débordante, plus « antiques » que tout ce que l'Antiquité nous a laissé en ce genre, et qui révèlent la fantaisie païenne des modeleurs de la Renaissance.

Les dessins de Fragonard et d'Hubert Robert feront toujours pour nous l'évocation la plus juste de la Villa d'Este. Les deux amis y ont travaillé souvent, pendant leur jeunesse, et y ont même vécu quatre mois entiers de l'année 1760, occupés à dessiner du matin au soir. Ils y étaient les hôtes de l'abbé de Saint-Non, qui avait obtenu de l'envoyé de Modène d'y passer l'été. Les peintres en profitèrent avec délice. Le bon Natoire, directeur de l'Académie de France, rendait compte du séjour à Tivoli de son pensionnaire Fragonard : « Notre jeune artiste fait de très belles études, qui ne peuvent que lui être utiles et lui faire beaucoup d'honneur. Il a un goût très piquant pour ce genre de paysage, où il introduit des sujets champêtres. »

Ces jardins majestueux, repris çà et là par la nature, ravissaient nos artistes. C'était pour eux une joie inépuisable de planter leur chevalet dans l'allée centrale, en face des terrasses superposées et de ces hauts cyprès tant de fois reproduits par leurs sanguines. Les motifs abondaient par-

mi les escaliers rongés de mousse, les rocailles et les fontaines. Partout de fortes oppositions d'ombre et de lumière accusaient les plans du paysage; partout un détail singulier amusait l'œil ; un antique drapé ou nu demeurait dans sa niche, un buste impérial sortait d'un massif de lauriers en fleurs. Le décor qui enchanta Robert et Frago est resté à la Villa d'Este, et l'abandon l'embellit encore ; mais les peintres de France n'y viennent plus.

Terre de grâce et de clarté,
Un enfant t'est venu de France
Qui te demandait la science
Tu lui révélas la beauté.

Tu l'instruisis par tes ruines
Où l'histoire a ses grands échos,
Par tes poètes, tes héros,
Et ton art aux œuvres divines.

De cet accueil déjà lointain
Ses pages ont fixé la trace ;
Reçois-les d'un fils de ta race,
Mère auguste du sang latin !

TABLE

CES

SOUVENIRS

ONT ÉTÉ

ACHEVÉS D'IMPRIMER

LE QUINZE JANVIER

MCMXXII

PAR

MAURICE DARANTIERE

A

DIJON



